UNIVERSITÉ DU BURUNDI
GRENIER DU SAVOIR DU BURUNDI
Dépôt institutionnel officiel
https://repository.ub.edu.bi

Evolution du système de communication et d'information à travers les structures politico-sociales du Burundi (1985-1962)

Bucumi, François; Sous la direction : Prof. Emile MWOROHA

2015

UB, Faculté des lettres et sciences humaines

https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/1110

Document téléchargé depuis le **Grenier du Savoir du Burundi** — https://repository.ub.edu.bi

UNIVERSITE DU BURUNDI

FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

DEPARTEMENT D'HISTOIRE

EVOLUTION DU SYSTEME DE COMMUNICATION ET D'INFORMATION A TRAVERS LES STRUCTURES POLITICO-SOCIALES DU BURUNDI (1850-1962).

Par :

François BUCUMI

Sous la direction :

Pr. Emile MWOROHA

Mémoire présenté pour l'obtention du grade de Licencié en Histoire Option Enseignement et Recherches

Bujumbura, Août 2015

DEDICACE

A mes frères et sœurs

A mes regrettés parents

A mes camarades étudiants

REMERCIEMENTS

Au terme de ce travail qui clôture les épreuves de licence à l'Université du Burundi, il est agréable d'exprimer nos vifs et sincères remerciements aux personnes qui, de près ou de loin ont contribué à son élaboration.

Nos remerciements vont d'abord au professeur Emile MWOROHA qui, malgré ses multiples obligations, a accepté de suivre de près ce mémoire du début à la fin. Par sa rigueur scientifique, par ses sages et bienveillants conseils, par ses précieuses remarques dont il nous a fait bénéficier, il a investi son temps à l'orientation de nos recherches qui ont abouti aux présents résultats.

Nous disons également merci à tous les informateurs qui ont bien voulu nous transmettre leur savoir pour l'enrichissement substantiel de notre travail. Nous remercions particulièrement les professeurs de l'Université du Burundi plus précisément ceux du département d'histoire, pour la formation intellectuelle, morale et humaine qu'ils nous ont donnée.

Il est agréable de remercier tous ceux dont l'appui tant moral que financier n'a cessé de nous combler si affectueusement. Nous tenons à leur témoigner notre reconnaissance plus particulièrement la famille de Joseph MINANI.

Nos sincères remerciements s'adressent aussi à l'organisation la Benevolencja, qui nous a facilité l'accès à sa documentation qui a beaucoup servi à la rédaction de ce travail.

Nous serions ingrat si nous ne remerciions pas nos camarades de classe ainsi que nos amis dont la parfaite collaboration durant notre séjour à l'école nous a été très bénéfique.

Que nos amis et les autres personnes qui nous ont encouragé et soutenu par leur affection, veuillent bien accepter ici l'expression de notre vive reconnaissance.

SIGLES ET ABREVIATIONS

A P I : Affaire Politique et l'information

A.I.M.O : Affaires Indigènes et Main d'œuvres

B.O.R.U : Bulletin Officiel du Ruanda-Urundi

C.E.B : Centres d'Education de Base

Cordac : Corporation de la radiodiffusion de l'Afrique centrale

FLSH : Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

MNC : Mouvement Nationaliste Congolais

Op. Cit. : Opere citato

PDC : Parti Démocrate Chrétien

TANU : Tanganyika National Union

TNA : Temps Nouveaux d'Afrique

U.B : Université du Burundi

UNEBA : Union Nationale des Etudiants Barundi

UPRONA : Union pour le Progrès National

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1: Degré d'instruction des chefs en 1934 31

Tableau 2 : Les journaux et revues imprimés et diffusés dans le territoire du Ruanda-Urundi 35

Tableau 3: Les journaux catholiques pour le Ruanda-Urundi en 1959..... 37

Tableau 4 : Les journaux privés à la veille de l'indépendance 40

RESUME

Le premier chapitre met au clair les principaux moyens de communication traditionnelle et affirme l'existence d'une structure politico-administrative et sociale hiérarchisée du sommet à la base qui servait de canal de diffusion de l'information entre les dirigeants et la population à la base.

Le deuxième chapitre portant sur les effets de la colonisation sur la communication traditionnelle. Il développe en long et en large la naissance et l'évolution de la nouvelle forme de communication. Cependant le contact du Burundi avec le monde extérieur marque un tournant décisif dans l'Histoire de la communication .Toutefois la création de la première école en swahili par les missionnaires catholique jette les bases d'une nouvelle forme de communication dans les structures politico-administratives.

Le troisième chapitre baigne dans une situation de prise de conscience des Burundais pour gérer leur nation. Le besoin de l'alignement de la population derrière l'idée d'indépendance exigeait un système de communication efficace et accessible à tous. Dans ce combat idéologique où le système traditionnel et moderne s'affronte, opposant ceux qui sont pour l'indépendance immédiate à ceux qui sont pour l'indépendance tardive. Le désir de décolonisation longtemps manifeste par la population dans les actes posés venait d'avoir un cadre de revendication et d'expression adéquat.

TABLE DE MATIERES

DEDICACE i
REMERCIEMENTS ii
SIGLES ET ABREVIATIONS iii
LISTE DES TABLEAUX iv
RESUME v
TABLE DE MATIERES vi
INTRODUCTION GENERALE 1
A. Choix et motivation du sujet 1
B. Délimitation du sujet 2
C. Problématique 2
D. Présentation des sources et méthodes 3
E. Articulation du sujet 3
CHAP I : LE SYSTEME TRADITIONNEL DE COMMUNICATION DE L'INFORMATION 4
Introduction 4
A. Des principaux moyens de communication traditionnelle 5
A.1. La communication sonore 5
A.1.1. Le tambour 5
A.1.2. La harpe (inanga) 6
A.2. L'art de communication orale 6
A.2.1. Les proverbes 7
A.2.2. Les contes 7
A.3. La communication gestuelle 7
A.3.1. Ukwakura (geste de la main) 7
A.3.2. Ukuvunira urugohe (faire clin d'œil) 7
A.3.3. Ukunaga urutoke (jeter par terre le doigt) 7
A.3.4. Igitsure (mauvais œil) 8

B. Le mouvement des messages dans la structure du pouvoir 8
B.1. L'inexistence de meetings politiques formels 8
B.1.1. Les cours : centres de diffusion des messages 10
B.1.2. Faire la cour : Gushengera 11
B.1.3. Transmission de l'information dans le cadre d'autorité et de dépendance 11
B.1.3.1. La structure politico-administrative du Burundi ancien 11
B.1.3.2. Descente du message dans la pyramide administrative 12
B.2. Le service de l'information 12
B.2.1. Le crieur public (umuhamagazi) 12
B.2.2. Le Mutahe (officier de police judiciaire) 13
B.2.3. Le chasseur d'oiseaux (Umuguruzi w'urunyoni) 13
B.2.4. Samandari, personnage mythique 13
C. Les grandes circonstances de communication 14
C.1. L'annonce du décès de la reine-mère 14
C.2. L'annonce du décès du roi 15
C.3. L'intronisation du roi 17
C.4. La fête de semailles 19
C.5. Phénomène de gusasa 20
D. Quelques aspects de la communication en temps de crise 20
D.1. Les conflits armés 20
D.2. La recherche de la vache volée 22
D.3. La famine 22
Conclusion 23
CHAP II : LES EFFETS DE LA COLONISATION SUR LA COMMUNICATION TRADITIONNELLE 25
Introduction 25
A. Naissance et évolution de la nouvelle forme de communication 26
A.1. Création des centres d'éducation de base(C.E.B) 26

A.1.1. Les objectifs des centres d'éducation de base(C.E.B) 27
A.2. Vers une aliénation culturelle 28
A.2.1. Suppression de l'umuganuro 28
A.2.2. Un véritable asservissement des esprits des chefs coutumiers 30
A.2.3. Le rôle des chefs coutumiers dans l'administration indirecte 31
B. Naissance et évolution des moyens de communication de masse 32
B.1. Secteur privé 33
B.1.1. La presse écrite 33
B.1.2. La presse confessionnelle 34
B.1.2.1. La presse catholique 34
B.1.2.1.1. Progrès de la presse catholique 36
B.1.2.1.2. Contexte politique de la naissance du TNA et Ndongozi 38
B.1.2.2. La presse protestante 39
B.1.2.2.1. Développement manqué de la presse protestante 39
B.1.2.2.2. La presse des tiers 40
B.1.2.3. La presse publique 41
B.1.2.3.1. La presse écrite 42
B.1.2.3.2. La radiodiffusion 42
Conclusion 44
CHAP III : LE ROLE DES SYSTEMES DE COMMUNICATION DANS LA LUTTE POUR L'INDEPENDANCE 46
Introduction 46
A. La presse canal de revendication 47
A.1. La presse de doctrine et l'information 48
A.2. TNA dans le combat contre le communisme 49
A.3 Les messages de l'Eglise dans la lutte pour l'indépendance 49
A.4 Le prêtre dans le combat pour l'indépendance 51
B. Les systèmes de transmission des messages dans les propagandes 52
B.1. La presse publique à la veille de l'indépendance 55

B.2. Le recours à la langue nationale 56
B.3. La radio diffusion 56
B.3.1 Evolution de la radio nationale 57
B.3.2 Le service des nouvelles 58
CONCLUSION GENERALE 59
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE 61
ANNEXES 65

INTRODUCTION GENERALE

A. Choix et motivation du sujet

Notre travail de recherche s'intitule « *évolution du système de communication et d'information à travers les structures politico-sociales du Burundi 1850-1962* ». Ce sujet nous a été inspiré par le cours de *mass media et opinion publique*. Nous avons fait une approche de communications modernes telles que la presse, l'image, la radio...C'est alors que nous est venue l'idée de présenter un travail qui ferait apparaître la spécificité du système de communication de l'information tel qu'il existait au Burundi avant l'arrivée des européens et de nous pencher sur son évolution avec le contact européen jusqu'à l'indépendance.

Toutefois, chaque peuple, chaque entité a une histoire propre qui la distingue des autres. Le mouvement de l'information dans les structures politiques et sociales est l'une des bases solides de la cohésion sociale et de la durabilité du pouvoir. Cependant, l'évolution d'une société doit tenir compte de son présent mais aussi de son passé pour éviter de construire sur le sable mouvant.

En effet, le Roi MWEZI GISABO hérite d'un royaume agrandi par son père NTARE RUGAMBA. Sous son règne, le Burundi a traversé des moments de crises graves (calamités naturelles, rivalités internes, invasions extérieures etc.). Nous voulons découvrir et mettre au grand jour le rôle joué par le système de communication de l'information dans la structure monarchique qui a su contrôler des superficies et des populations de taille respectable sans disposer, ni de l'écriture, ni de la roue, ni de la monnaie. Nous voulons aussi faire apparaître les nouveaux systèmes de communication introduits par la colonisation et essayer de déceler le système qui a joué un rôle important dans la lutte pour l'indépendance du Burundi le 1juillet 1962.

B. Délimitation du sujet

Le sujet est d'orès et déjà délimité dans son énoncé. La borne inférieure correspond au début du règne de MWEZI GISABO, héritier d'un vaste royaume agrandi par son père NTARE RUGAMBA. La borne supérieure, correspond à l'année où le Burundi recouvre son indépendance.

C. Problématique

A travers l'histoire, l'être humain a toujours cherché à améliorer ses capacités à recevoir, à transmettre et à assimiler l'information sur son milieu et à accroître en même temps sa rapidité, la clarté et la diversité de ses propres méthodes de transmission de l'information. Cette évolution a permis à l'être humain de prendre conscience des dangers qui pourraient surgir et trouver des moyens sociaux pour l'affronter ensemble ou individuellement.

Le peuple burundais dispersé sur les collines, chaque famille vivait presque en autarcie : l'inexistence des marchés publics, des églises et écoles publiques etc. démontre qu'on ne pouvait facilement avoir des nouvelles que par la communication du haut des collines ou à l' occasion des grandes fêtes comme le mariage, le décès, l'intronisation etc. Nous ne pouvons pas passer sous silence du rôle joué par les voyageurs qui venaient de loin, de la capitale et qui sont tenus d'apporter leurs propres témoignages. Ces informations étaient parfois déformées aussi bien dans le fond que sur la forme.

Etant donné que notre sujet s'intitule « *Evolution du système de communication et d'information à travers les structures politico sociales du Burundi 1850-1962* ». Le royaume du Burundi avait un système de communication et d'information efficace pour son organisation administrative et qui a connu une évolution avec le contact européen. Nous pouvons alors nous demander : Quel est l'ancien système de communication de transmission des messages dans la structure traditionnelle ? Pouvons-nous dire qu'il a évolué ou disparu avec la

colonisation ? Quel est le nouveau système introduit par les européens ? Lequel a beaucoup servi dans la lutte pour l'indépendance ? Voilà les quelques questions qui ont fait objet de notre étude.

D. Présentation des sources et méthodes

Au cours de notre recherche, nous avons utilisé les ressources tant orales qu'écrites. A propos des ressources écrites, nous nous sommes servis des ouvrages généraux, des thèses, des mémoires, qu'on a trouvés à la Bibliothèque centrale ; mais également des archives de l'ancien building de finance, des articles, des journaux et des rapports. Bref, nous nous sommes contentés de tout document qui pouvait nous être utile dans la réalisation de ce travail. Après avoir constaté que les ressources écrites sont insuffisantes et pour connaître les avis des uns et des autres, nous avons fait recours aux interviews.

E. Articulation du sujet

Notre travail est divisé en trois chapitres de longueur inégale. Dans le premier chapitre, il a été question de montrer le système de communication traditionnel et d'évoquer les grandes circonstances de communication.

Dans le deuxième chapitre, nous avons étudié les effets de la colonisation sur le système de communications traditionnelles et son évolution.

Quant au troisième chapitre, nous avons évoqué le rôle du système de communication dans la lutte pour l'indépendance du Burundi du 1er juillet 1962.

CHAP I : LE SYSTEME TRADITIONNEL DE COMMUNICATION DE L'INFORMATION

Introduction

Le Burundi, un des pays de l'Afrique des grands lacs, avait des structures administratives bien organisées et hiérarchisées du sommet à la base. Ces structures restaient les canaux de transmission des informations sans lesquelles la communauté serait condamnée à disparaître. Voyenne le précise dans ces termes :

> *«Un groupe peut à la rigueur se passer d'échanger des biens matériels. Mais s'il n'échange pas de renseignements, des idées, des émotions ; c'est le lien social lui-même qui disparaît, il n'ya plus rien de commun entre les membres de ce groupe et par conséquent plus de communautés. »*[1]

Selon cet auteur, la communication de l'information joue un rôle irremplaçable dans la vie d'une société. En effet c'est elle qui entretient les rapports sociaux entre les hommes et de ce fait, elle fait barrage à la disparition de la communauté.

Les structures politico-sociales du Burundi traditionnel jouissaient d'un système de transmission des messages propres .Selon les circonstances, elles avaient aussi des moyens propres pour faire descendre les messages emmenant de la cour jusqu'au bas de l'échelle sociale c'est-à-dire les simples sujets :

> *« Il faut que le pouvoir soit informé et qu'il puisse informer pour fonctionner efficacement .Il faut qu'existent toutes sortes de réseaux de communication, de circuits d'information allant du pouvoir aux citoyens et des citoyens au pouvoir »*[2].

---

[1] Voyenne, Bernard., *La Presse dans la société contemporaine*, Paris, Armand-colin, 1971, p.11

[2] Deutsch, K., *information et communication*, in « R.G » Schwartzenberg, sociologie politique, Paris, Montchrétien, 1990, p129

Cet auteur montre que l'efficacité du pouvoir se fonde sur un bon réseau de communication entre les autorités et les citoyens.

Penser à la communication d'information dans la structure du Burundi traditionnel, c'est voir dans la vie des hommes de l'époque un lieu permanent de transmission des messages. On s'écarte alors de l'analyse des communications intra-individuelles et communications surnaturelles.

A. Des principaux moyens de communication traditionnelle

Avant l'arrivée des techniques occidentales, les burundais avaient un système propre à eux d'échange d'information. Ils disposaient aussi de leurs propres moyens de transmission de l'information, les uns ont disparu ou balayés par les exigences du progrès, d'autres subsistent toujours au sein de la société. Ces moyens de communication se répartissent en trois catégories : la communication sonore, communication orale et la communication gestuelle.

A.1. La communication sonore

A.1.1. Le tambour

L'instrument à percussion par excellence, le tambour était lié au pouvoir suprême, il était l'emblème de la royauté. Deux tambours spéciaux avaient un caractère sacré : Karyenda, aussi vieux que la dynastie que seul le roi effleurait d'un coup de baguette à la fête annuelle de semailles (le Muganuro) et Rukinzo qui scandait les grands moments de la vie du souverain et accompagnait celui-ci dans ses déplacements. Ainsi j.Baptiste Ntahokaja disait :

> *« Le battement des tambours annonçait l'arrivée du roi dans une région ou encore le coucher et le lever du souverain »*[3]

[3] J.Baptiste, Ntahokaja, *Plaidoyer pour l'Afrique,* U. B, Bujumbura, 1993, p53

Ce passage montre que le tambour avait, jadis un grand rôle à jouer dans la transmission des messages : C'est par son rythme court ou long, aigu ou sourd que nos ancêtres apprenaient le décès du roi ou l'intronisation de son successeur. Toutefois, le tambour jouait un rôle important dans la guerre :

> *« Les troupes de MWEZI GISABO se communiquèrent grâce au tambour, pour la tentative de la pénétration esclavagiste TIPO-TIPO ces troupes purent les attendre de pied ferme pour les infliger une défaite. »*[4]

La bonne communication des guerriers sur le champ de bataille était rythmée par le tambour. En effet, il n'était pas admis qu'un simple citoyen possède un tambour personnel ; cela aurait signalé à l'attention publique un prétendant au trône. En fait, monter sur le trône se dit en Kirundi « s'asseoir sur le tambour » or cette place était uniquement réservée à l'unique candidat élu par les membres de la classe régnante.

A.1.2. La harpe (inanga)

La harpe chante la chronique du Burundi, elle narre les événements qui ont marqué le pays, la geste de tel personnage mémorable. Il y a des thèmes extrêmement répandus entrant dans le territoire d'un harpiste de renom, à titre exemplatif, celui appelé *« ibisigo birateye »* rappelant la tentative d'invasion arabe ou celui de « mbanzabugabo » qu'une complainte d'une femme de chef qui venait de perdre son mari dans des circonstances particulièrement tragiques et invite son fils Mbanzabugabo à n'en perdre pas le souvenir.

A.2. L'art de communication orale

Il se classe sous divers genres, nous avons jugé de retenir deux sans vouloir nous étendre sur tous en raison de leur importance dans la vie de la société traditionnelle.

---

[4] Athanase, NTIYANOGEYE, *Répertoire de la presse d'information au Burundi, des origines à nos jours*, Ed. Intore, Bujumbura, 1994, p 7

A.2.1. Les proverbes

Ils forment la quintessence de la sagesse populaire. Dans la culture des Barundi, le proverbe possède une force de persuasion inégalée, dans les procès populaires, les proverbes employés avec discernement vous assurent un succès garanti.

A.2.2. Les contes

Ce genre embrasse un domaine très étendu où se meuvent des personnages de toute catégorie, êtres ordinaires ou extraordinaires, humaines etc. Le conte est une école de formation humaine, on y apprend le savoir et le savoir-vivre. Ce répertoire constitue une sorte d'histoire, une certaine philosophie de la vie et une illustration de la morale.

A.3. La communication gestuelle

A.3.1. Ukwakura (geste de la main)

C'est un geste que l'on dresse à distance à quelqu'un en signe d'une invitation amicale. Ce geste se fait avec discrétion que seul le concerné se trouvant dans un groupe ou dans une assemblée peut facilement décoder le sens.

A.3.2. Ukuvunira urugohe (faire clin d'œil)

Il a le même rôle que le geste de la main, il demande bien sûr une grande proximité entre deux personnes concernées. Le clin d'œil burundais se fait aussi pour inviter quelqu'un à réagir ou à ne pas réagir devant une situation donnée. Il se fait dans un groupe et exige une certaine discrétion.

A.3.3. Ukunaga urutoke (jeter par terre le doigt)

Ce geste qui signifie littéralement « jeter par terre un doigt » est un signe de menace. Il consiste à secouer énergiquement la main droite d'un seul coup de haut en bas en faisant claquer dans ce geste l'index et le pouce l'un sur l'autre.

Ce geste signifie chez son auteur à la fois la fureur et la ferme intention de vengeance contre le destinataire. Il peut se produire suite à une discussion qui a mal tourné ou incident malheureux.

A.3.4. Igitsure (mauvais œil)

C'est le « mauvais œil »qui constitue également un autre signe de menace, il s'adresse à quelqu'un afin de lui interdire un comportement ou de lui exprimer une ferme désapprobation (désaccord). Celui à qui « igitsure » est adressé baisse les yeux et change de comportement quand il avoue le bien-fondé de l'avertissement.

B. Le mouvement des messages dans la structure du pouvoir

Dans un système d'oralité où l'écriture n'existe pas, comment le roi était-il connu dans tout le pays ? Quels sont les moyens à la disposition du roi et des bishikira pour se maintenir en contact avec les gouvernés ?

B.1. L'inexistence de meetings politiques formels

> « *Le roi ne créait aucun contact avec la population dans ses déplacements. Le passage du Mwami dans une contrée n'était pas une occasion pour les gens de l'acclamer, de l'entendre ou de le voir tout court .Il était un sacrilège de s'approcher du chemin qu'empruntait le roi* »[5]

Ce passage montre que le mwami ne tenait pas des discours au cours de son déplacement pour se faire voir, donner des promesses à ses sujets etc. Le mot sacrilège montre qu'il était dangereux dès que le roi t'apercevait près de son chemin.

---

[5] J.Baptiste, Hajayandi, Essai d'un tableau de communication sociale dans la région des capitales royales du Burundi (fin du XIX è s-début du XX è s), Bujumbura, U.B, 1986, p36

« Dites-moi est ce que les gens venaient assister au jeu d'imbiriko dont vous me parliez tantôt?

- *non, il n'y a que la suite du Mwami qui y prenait part.*
- *Est ce que les gens s'attroupaient le long du chemin pour le voir passer ?*
- *Je te dis que seule sa suite pouvait être près de lui, n'est-ce pas qu'il était comme un animal, un lion!*
- *oui*
- *Le Mwami, le mwami Mwezi*
- *Les gens ne s'attroupaient-ils vraiment pour l'acclamer?*
- *Tu parles! Qui aurait osé s'approcher? Dites, est ce que vous ne le dire pas?*
- *Non, jamais*
- *Il tuait des (il se rétracte, n'ose pas prononcer le mot personne) un animal, un lion*
- *comment les gens pouvaient savoir qu'il est dans les parages?*
- *Ils étaient avertis par les « bigomvyigomvyi »on les sentait de loin*
- *Qu'est-ce que les bigomvyigomvyi?*
- *C'est comme le savon aujourd'hui*
- *pour la toilette du Mwami ou de la suite ?*
- *C'était réservé au Mwami. Ce parfum-là était étrangement fort et les gens disaient : ça c'est le Mwami qui passe il allait passer la nuit dans un autre enclos »*[6].

Nous constatons à travers cet échange que le Mwami ne profitait pas de ses déplacements pour parler ou se faire voir à ses sujets. Quant aux Bishikira, en circulant dans leurs fiefs, ils ne tenaient pas des meetings comme les dirigeants

[6] RUKUNDO cité par HAJAYANDI, op.cit, p92

actuels. C'est lors de l'investiture des Bashingantahe où les Bishikira trouvaient une occasion propice de se faire valoir et de parler à leurs gens Grosso modo, les autorités politiques traditionnelles n'ont pas pris l'habitude d'entretenir les gouvernés dans les rencontres formelles.

B.1.1. Les cours : centres de diffusion des messages

Après avoir constaté que le Mwami ne communiquait pas avec ses sujets dans ses mouvements ; il convient de nous arrêter un moment sur le rôle joué par les cours dans la redistribution de l'information.

Cependant, quand on parle de la cour, il faut garder à l'esprit que le roi en avait plusieurs correspondant au nombre de femmes qu'il entretenait. Selon Adrien Ntabona la cour abritait deux catégories d'informateurs :

> *« A la cour royale il y avait deux choses : il y avait les palatins et les sages. Les palatins étaient là pour leurs besoins personnels et leur familles et souvent le faisaient aux dépens d'autres personnes; il y en avait beaucoup dans cette catégorie et d'autres cherchant la justice s'approchaient des sages établis à la cour. »*[7]

Nous comprenons par ce passage que la règle qui disait *« n'insultez pas le dirigeant, mais dites la vérité »*, était prise en compte par les rois et les princes. Ils aimaient ces gens car c'était de cette façon qu'ils pouvaient être informés des désirs de la population. En effet, les rois et les princes étaient en contact permanent avec dès qu'on leur disait en réalité ce qui se passait sans faux fuyant.

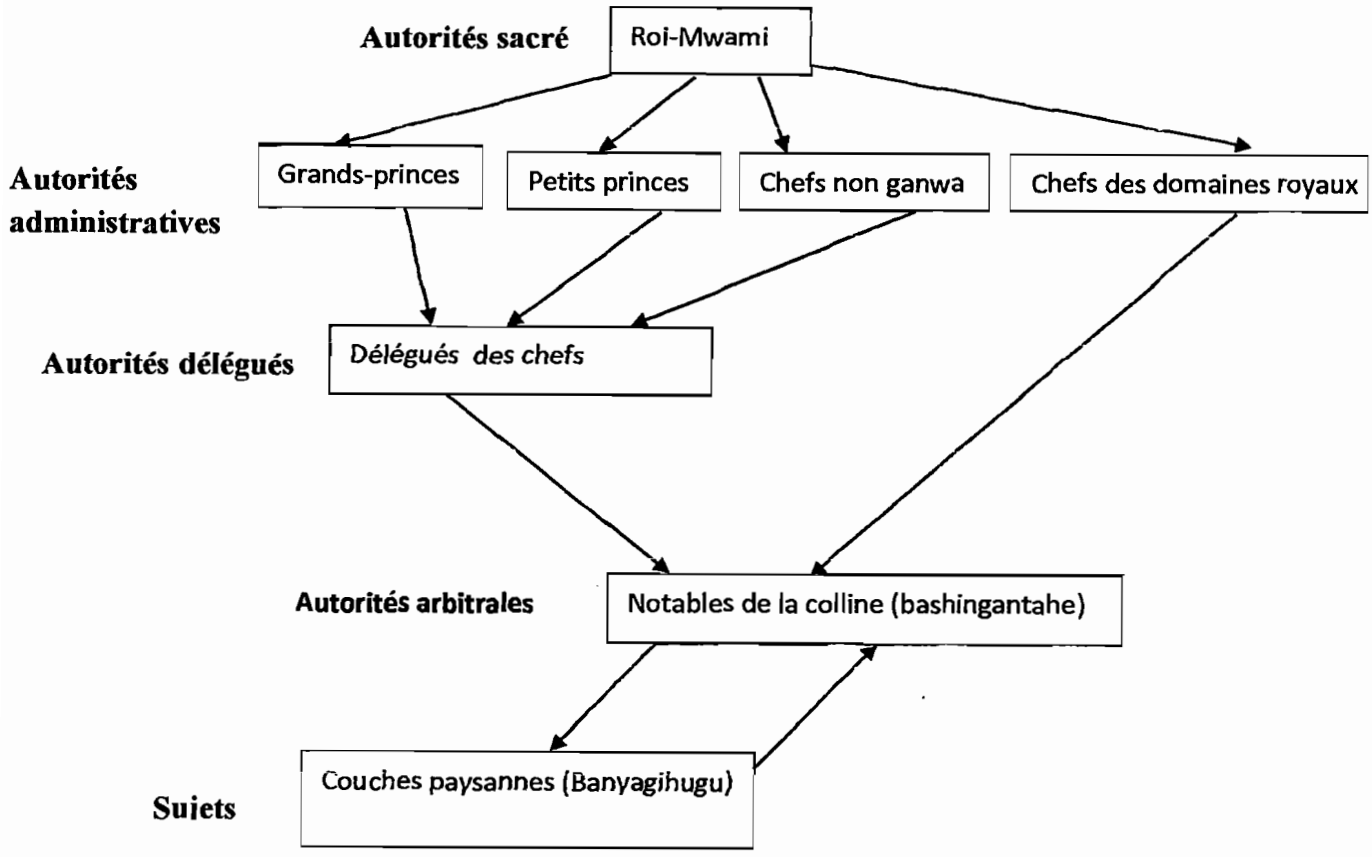
[7] LA Benevolencja, *Si ma mémoire est bonne, de la voix aux voix*, 2014

B.1.2. Faire la cour : Gushengera

Le Mwami et les Bishikira étaient les grands dispensateurs des terres, des vaches et de protection. Les hommes adultes ne gaspillaient pas leur temps sur les collines ; ils fréquentaient les cours. Cette pratique de faire la cour était si chère au Burundi car il fallait chercher à gagner des biens, se mettre sous la protection des grands. Bref, chaque citoyen voulait rester en communication avec la cour, centre de rayonnement de tout.

B.1.3. Transmission de l'information dans le cadre d'autorité et de dépendance

B.1.3.1. La structure politico-administrative du Burundi ancien



Sources : MWOROHA,E, *Peuples et roi de l'Afrique des grands lacs,* éditions africaines, Dakar-Abidjan, 1977, p 210

A la lecture de cette structure, on peut facilement comprendre que les messages venaient du sommet pour inonder la base. Il est possible qu'il était difficile pour la population à la base de soumettre leurs doléances et exprimer leur mécontentements à l'autorité sacrée.

B.1.3.2. Descente du message dans la pyramide administrative

Les relations d'autorités et de dépendance qui 'étaient tissées entre la population et les dirigeants étaient en gros perpétuées par un flot de messages qui du sommet, inondaient la base de la pyramide. Les messages venus de la cour royale allaient trouver les Bishikira pour les mettre au courant des besoins de la cour. Les Bishikira, à leur tour, avisaient leurs travailleurs et leurs guerriers.

Il revenait alors aux rapporteurs les messages en question à la population.

L'appellation d'Umuhamagazi signifie l'homme qui appelle, le convocateur par excellence. Quant au messager du Mwishikira il prenait le nom d'Umurongozi s'il était question de ramener des gens destinés à travailler chez le roi ou chez le Mwishikira. C'était bien lui qui les conduisait.

B.2. Le service de l'information

Dans le Burundi traditionnel, il n'y avait pas des gens dont la seule fonction était de transmettre les messages. Toute personne ayant la fonction honorable chez le roi ou le Mwishikira pouvait se charger d'une mission par celui-ci.

B.2.1. Le crieur public (umuhamagazi)

Il a constitué au Burundi le « médium » le plus important pour relier les différentes régions du Burundi et annoncer les divers événements nationaux. C'est le crieur public qui était chargé d'avertir les habitants que tel chef ou sous-chef viendrait visiter telle région avec des précisions sur l'heure et l'endroit où devait se tenir ce genre de rencontres.

B.2.2. Le Mutahe (officier de police judiciaire)

Il est une sorte d'officier de police judiciaire, il était envoyé par le Mwami pour punir quelqu'un qui avait commis une infraction grave ou qui n'avait pas rempli ses obligations d'ordre socio-économique envers le roi. Il se présentait très tôt le matin devant votre enclos, le Mutahe empêchait vos vaches d'aller brouter sans dire mot. Des fois il jetait un coq à l'intérieur de l'enclos, vous réaliserez alors que cette visite ennuyante et importune était celle d'un envoyé du roi.

B.2.3. Le chasseur d'oiseaux (Umuguruzi w'urunyoni)

Après l'intronisation du nouveau roi, les tambours Karyenda et Rukinzo résonnaient pour que tout le pays apprenne cette nouvelle ; du même coup, le chasseur d'oiseaux prenait son départ avec une vache, assis sur un taureau noir et parcourait tout le pays pour deux principales missions de: annoncer le nouveau roi et chasser les mauvais esprits qui pourraient assombrir son règne. Le chasseur d'oiseaux ne revenait jamais à la cour.

Toutes ces catégories de messagers, n'avaient pas ce rôle comme fonction. Ils faisaient d'abord partie des gens de la cour du roi ou du chef et occupaient d'autres fonctions comme militaire, membres de la suite etc.

B.2.4. Samandari, personnage mythique

Un personnage mythique où les gens faisaient endosser les propos qu'ils n'osaient pas exprimer eux-mêmes ces sages orateurs disaient aux princes et au roi ce que la population n'osait pas dire.

Ceci inspirait au pouvoir royal la considération de l'avis populaire. On était convaincu que la liberté d'expression faisait la force de la loi burundaise non écrite mais présente. Non seulement c'était permis, mais c'était un devoir.

C. Les grandes circonstances de communication

Certaines circonstances à caractère national devraient être tenues au courant de toute la population par le biais de la structure hiérarchique. Des personnes choisies pour cet effet recourent à des formules bien précises pour transmettre les messages avec précision et éviter d'éventuelles altérations.

C.1. L'annonce du décès de la reine-mère

La mort de la reine-mère, personnage sacré du royaume devrait être communiquée à tous les sujets pour observer le deuil ensemble. Toutes les activités agricoles étaient suspendues .Tout le pays cessait de cultiver même les régions rebelles comme le Bweru mettaient temporairement de côté les houes. Les coins les plus reculés observaient cette règle jusqu'au jour où le roi donnait le signal de la reprise des travaux agricoles. L'annonce de la mort de la reine-mère employait ces périphrases comme nous le précise Amélie Gahama :

> « *I Muramvya ntamahoro, Umwamikazi yatanze, kenyere mumutegere, n'ubu ndabasize mu nzira bashika mu nyuma zacu bazoshika ejo bagaheza bagasubira inyuma* »
>
> «*Il n'ya pas de paix à Muramvya. C'est fini, la reine-mère s'est couchée, elle va bientôt arriver ici, nous l'avons précédé, apprêtez-vous à l'accueillir* »[8].

Cette formule était utilisée pour informer les Banyange du décès de la reine-mère pour se préparer à ses funérailles. En effet, il n'y avait pas de messagers spéciaux pour annoncer la mort aux parents de la disparue et au peuple. Il n'en était pas ainsi pour les Banyange. Ce lignage était averti par une délégation de la cour.

---

[8]Amélie, GAHAMA, *La reine-mère et ses prêtres au Burundi, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Histoire et civilisation de l'Afrique orientale*, 1977, p56

Cependant, à la mort de Ririkumutima, Bururuke et Muhimbiri furent les imbitsi. Ce sont eux-mêmes pour une seconde fois qui ont averti aux Banyange la mort d'Inamutaga et d'Inamwambutsa. Il semble qu'ils ont reçu cette charge spécifique puisqu'ils l'ont exercée deux fois successivement. Eh bien, les Babitsi n'avaient pas le droit de dire que la reine-mère était morte.

En outre, ils n'arrivaient pas dans l'enclos, ils se mettaient sur la colline et criaient qu'il n'y avait pas de paix à Muramvya et la région comprenait alors le sens de la périphrase.

Ainsi, la mauvaise nouvelle se répandait dans tout le pays par l'intermédiaire des Barundi qui constamment étaient contraints de fréquenter la cour pour satisfaire à ses obligations envers les supérieurs, et par les chefs qui étaient par ailleurs obligés de visiter régulièrement le roi pour lui rendre hommage, lui remettre des cadeaux et discuter les affaires du pays.

Bref, le deuil frappait donc la cour et le pays tout entier qui venait d'être privé d'un personnage très important, respecté et aimé de son peuple. Comme la reine-mère était la patronne des ménages, les femmes cachaient leurs bracelets avec des morceaux d'étoffes en écorse de ficus et les meules fonctionnaient dans les trous pendant tout le deuil.

C.2. L'annonce du décès du roi

Contrairement à l'annonce du décès de la reine-mère qui était l'affaire d'une délégation choisie par le souverain ; celle du roi était communiquée par des personnages désignés pour cette tâche (les Babitsi). Selon Emile Mworoha :

> *« Dès que le roi mourait, le cadavre était confié à la reine-mère. Celle-ci s'occupait d'enduire de beurre le corps du souverain. Cérémonial d'onction et d'attente durait trois jours. Entre temps les Babitsi (personnages chargés d'annoncer la mort du roi) sillonnaient le pays.*

Les uns se rendaient à la cour des chefs pour annoncer la terrible nouvelle, les autres partaient dans la région des tombeaux royaux pour avertir les ritualistes Biru de venir prendre le corps du Mwami »[9].

Dès que la triste nouvelle parvenait aux chefs, ils décidaient de la mise en deuil du pays, c'est-à-dire l'interdiction de toutes les activités créatrices, interdiction de s'adonner aux cultures et de forger le fer. Quant aux hommes, ils suspendaient leurs relations sexuelles et les taureaux séparés des vaches, les bracelets couverts de tissus d'écorse. Le monde était à l'envers, livré au chaos. Des lourdes sanctions frappaient toute personne qui outrepassait cette règle ; ne voulant pas en subir, chacun cherchait à rester en bonne communication avec la cour.

D'après l'idéologie officielle, le roi ne mourait jamais, il transmettait le pouvoir (yatanze) ou bien il a bu de l'hydromel (yanyoye ubuki). Cet euphémisme pour annoncer la mort du roi montre que ce dernier peut décider lui-même de rendre l'âme et prouve que la mort ne surprend pas une personne sacrée.

En fait, il n'y a pas une évidence que le roi se donnait du poison à la majorité de l'héritier: car au XIX^{ème} siècle, on connait des souverains morts soit de maladie ou au cours d'une guerre ou de vieillesse tout court. Nous pouvons citer : Ntare Rugamba qui mourut du pian (ibinyoro), Mutaga Senyamwiza périt dans une guerre contre le Rwanda à Nkondo. Quant à Mwezi Gisabo, il mourut très vieux le 21 Aout 1908, son successeur Mutaga Mbikije qui disparut victime des rivalités familiales le 30 Novembre 1915.

[9] Emile, MWOROHA, *Peuples et rois de l'Afrique des lacs, le Burundi et les royaumes voisins,* Paris, 1977, p 282

C.3. L'intronisation du roi

Cette grande fête de renouvellement du pouvoir royal avait lieu une fois que le roi mourait et que son successeur était directement nommé et proclamé « le pays n'est jamais orphelin ».une fois le nouveau roi choisi, sa famille allait passer la nuit dans la résidence du prince qui jouait le rôle du prince intronisateur du roi défunt. Celui-ci exigeait beaucoup de présents.

Quant à la famille du roi défunt, elle attendait l'intronisation du nouveau souverain ; soit dans la résidence habituelle ou dans l'enclos où le prédécesseur est mort. Durant cette période, les parents, les chefs et les fidèles du roi dispersés dans le pays affluaient à la cour et venaient participer au deuil.

Les cérémonies d'intronisation débutaient par la traversée de la rivière Mucece affluent de la Mubarazi. Les dignitaires accompagnant le roi suivaient un ordre rigoureux : un homme portant la lance du héros sacré Kiranga se mettait devant le cortège et était suivi des ibishegu Nyabashi et Serutwa ensuite les grands princes et principaux notables du royaume. Le deuxième cortège exclut les représentants de Kiranga et était constitué par les éléments royaux et populaires ; d'abord se plaçait devant Rukinzo ensuite Karyenda puis le roi porté en litière par les Bamodoka. Le roi était suivi de la reine-mère et des baganwa puis les taureaux sacrés Muhabura et Semasaka ainsi que d'un troupeau de trois vaches laitières. Derrière ce petit troupeau, on observait un mouton blanc et un bouc puis venait la foule des sujets qui participaient à l'intronisation.

Jusqu'ici, nous comprenons l'aspect communicationnel de la fête par cette participation des princes, chefs, sous-chefs et sujets qui venaient de tous les coins du royaume pour témoigner leur fidélité et soumission au nouveau souverain. Ce dernier pouvait du même coup s'enquérir sur la situation des

provinces dans les domaines de la vie du pays (politique, économique et sociale…).

La proclamation officielle du roi intervenait alors au bord de Nyavyamo. En traversant cette rivière, le roi porté sur les épaules d'un fidèle, la population l'accueillait sur la rive droite où le grand chef choisi par la famille royale présentait le roi dans ces vocables :

« Barundi mwese (Eh, tout le peuple) voilà votre Mwami un tel »[10]

Quant à l'intronisation à proprement parler, on plaçait le roi sur le taureau Semasaka et on disait *« voilà le roi intronisé »*[11]puis les tambours *résonnaient (Karyenda et Rukinzo) et les cris de joie se répandaient, les* chants se multipliaient, les danseurs dansaient et les tambours se faisaient entendre ainsi le Mwami prenait le tambour.

La fin des cérémonies était marquée à la cour royale par des festins et libations. Les grands chefs et les fidèles présentaient leurs allégeances et offraient des cadeaux au souverain. En retour, le roi offrait un feu aux ressortissants de chaque région une réception à part et de nombreux présents et la fête se clôturait par la distribution du feu aux participants pour remplacer celui du règne précédent.

L'affluence des chefs de toutes les régions du pays, la résonnance des tambours et la présence de la foule de citoyens venus de toutes les provinces du pays démontre l'importance de la fête sur cet aspect communicationnel en matière d'échange de l'information.

---

[10] Emile, MWOROHA, *Peuples et rosi l'Afrique de lacs, le Burundi et les royaumes voisins au XIX siècles,* Dakar-Abidjan, 1977, p 269

[11] Ibidem

C.4. La fête de semailles

Dans le Burundi traditionnel, cette fête annuelle présidée par le roi autorisait la population à semer. Elle se déroulait vers le mois de décembre. Pendant cette fête le roi bénissait les semences.

C'est à partir du mois de Septembre que les ritualistes chargés de la célébration de la fête d'umuganuro préparaient l'isugi (une sorte de sorgo cultivée à l'écart des autres champs et destinée spécialement aux cérémonies de la cour. Les cérémonies de la cour comportaient deux aspects :

- **un aspect caché** (l'union symbolique du roi avec Mukakaryenda) cet aspect sera dénoncé par les missionnaires et a servi de raison à la suppression d'umuganuro ;
- **un aspect visible**, auquel tout le monde était invité.

L'acte de kuganura au vrai sens du terme se passait la nuit où le roi avec les grands baganuza mangeaient la pâte du sorgho après l'union symbolique du roi avec Mukakaryenda qui était chargée d'entretenir le tambour dynastique. L'aspect communicationnel se remarque dans la solennité de la fête qui apparaît sous toutes ses formes traditionnelles le lendemain de ladite union symbolique. Ainsi en témoignent Ndoricimpa et Claude Guillet :

> *« Le lendemain, on battait avec toute la force les tambours pour annoncer jusqu'au loin que le roi venait de célébrer le Muganuro, l'affluence des ritualistes et des grandes autorités coutumières à cette occasion, la venue d'une foule nombreuse à la cour pour assister aux réjouissances, voilà ce qui conférait au Muganuro un caractère de lien vivant entre le peuple et l'institution monarchique. »*[12].

[12] Léonidas, Ndoricimpa et Guillet (Claude), *Arbre-mémoire, traditions orales du Burundi,* paris, 1984 p.169

Nous entendons jusque-là que le retentissement des tambours, la mobilisation de toutes les grandes autorités du pays et la venue d'une foule nombreuse à l'occasion de la fête démontre une technique bien adaptée de diffusion des messages dans tout le pays.

C.5. Phénomène de gusasa

Le roi gouverne en donnant des audiences ; et il envoie des batahe pour donner des ordres et recevoir des informations.

La principale fonction du roi est judiciaire, cependant il est entouré de conseillers (banyarurimbi) Qui l'aident à trancher les litiges. Ce phénomène d'ugusasa se traduit par une visite annuelle et obligatoire de tous les chefs à participer au tribunal de la cour et y prendre part en qualité de conseillers. Chaque chef fournit le rapport de sa province dans tous les domaines de la vie de sa circonscription ; c'était aussi l'occasion idéale d'apporter des cadeaux au souverain comme : les houes, sels, peaux d'animaux. Brefs, au cours de ces visites annuelles, le roi recevait toutes les informations des provinces fidèles ou rebelle au Mwami.

D. Quelques aspects de la communication en temps de crise

La diffusion de l'information ou des messages ne se limite pas seulement à ces grandes commémorations publiques. La transmission de l'information s'avère d'une importance irremplaçable pendant les moments de crises graves (guerres, vol, famines etc.) nous voulons dans ce point dégager quelques points saillants de cette communication.

D.1. Les conflits armés

Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas l'art de conduire la guerre, les tactiques, les stratégies de l'art et la conduite purement technique des hostilités que l'ultimatum, le défis oratoire, l'appel à la guerre.

Les combats dans le Burundi ancien se limitaient à de simples échauffourées entre les Bishikira ou Barongozi. Ces guerres étaient l'occasion de multiples formes de communication. Nous signalons à titre exemplatif le rôle de la corne dans les dissensions et guérillas internes. Le son aigu d'inzamba avertissait l'adversaire que le début des hostilités est imminent. Le souffleur de la corne était avant tout porteur d'un signal d'alerte et le son aigu et plaintif de son instrument apparenté au cor de chasse annonçait un message urgent, une agression tandis que son message codifié faisait rentrer lances et boucliers ou déterrer les haches de guerres. Ces conflits armés maintenaient les campagnes burundaises en état d'alerte.

Sous le règne de Gisabo, en dépit des difficultés que traversait le pays ; le peuple est resté en état de Veil et attaché au roi pour combattre les Allemands avec témérité. Un officier allemand nous décrit la bataille rangée de 1903 où les Burundais ont défendu le roi jusqu'à dernière bataille :

> « *Je n'ai jamais vu un plus magnifique combat ni des noirs aussi courageux .C'était à notre première rencontre .massés, les barundi nous attendaient. Notre première en atteignit quelques-uns mais à peine le premier capturé, les survivants se précipitaient en masse sur nos soldats et ils le firent jusqu'à trois fois. C'était de la pluie, ils ont eu ainsi plus de 300 morts, mais vraiment ils étaient braves.* »[13]

Nous constatons que malgré l'échec de l'armée de Mwezi Gisabo avec des armes rudimentaires dans la bataille rangée, leur communication d'information était surprenante.

---

[13] Jules, Keupens, *L'Urundi ancien et moderne*, Burasira, polycopié, inédit, 1956, p 14

D.2. La recherche de la vache volée

Dans les royaumes inter lacustres, la vache a joué un rôle prépondérant dans la vie de ces pays. Au Burundi la vache a participé à la promotion économique (la vente des peaux, de viande etc.) sociale (avoir plusieurs vaches donnait une grande considération) aux Barundi. Cependant le vol de la vache était traité avec rigueur; comme il n'y avait pas de police, l'homme dont quelques vaches avaient été volées ou subtilisées, révélait à ceux qu'il pouvait atteindre ses cris en disant :

> « *Gagnez les gués, gagnez les gués, mes vaches sont parties, elles ont été volées.* »[14]

Les gens se transmettaient l'information de colline en colline et pour la plupart des cas, les vaches volées étaient retrouvées grâce à cette solidarité dans la communication en cas de crise. Quant aux voleurs, ils n'avaient d'autres choix que de prendre le large et abandonner le butin.

D.3. La famine

Face à la famine qui accompagne les expéditions allemandes, les gens cherchaient à savoir quelles étaient les régions qui n'avaient pas été touchées pour s'y installer ou s'y réfugier tout court.

La grande famine de 1904 et 1905 a provoqué un bouleversement dans les ménages. Elle a permis à la plupart des Barundi de la région des capitales royales de s'ouvrir aux régions jusque-là mal explorées par eux comme l'Imbo et le Kumoso. Cette profonde mobilité a dû être un puissant lieu de diffusion des messages.

Les familles se déplaçaient en entier ou alors le père partait seul et revenait de temps en temps avec des provisions mais aussi avec des histoires à raconter.

---

[14] J.Baptiste Hajayandi , Essai d'un tableau de communication sociale dans les régions des capitales royales, Bujumbura, UB, inédit 1986, p 27

Conclusion

Le parcours de ce chapitre prouve que le Burundi avait une structure politico administrative et sociale hiérarchisée du sommet à la base. Cette structure servait du canal de diffusion de l'information (messages) entre la population et les dirigeants. Ce flot de messages venu du sommet inondait la base de la structure.

Toutefois, nier que les Barundi avaient un système de communication d'information avant l'arrivée des Européens ou l'introduction du système moderne d'échange des messages est une illusion. Le peuple burundais a depuis toujours d'usé un système à lui et ses propres moyens de transmission des messages car le pays a une histoire et une civilisation propres. C'est sur ces dernières que la nouvelle civilisation s'est enracinée. Mobutu disait à ce sujet ceci :

> « *L'histoire particulière de chaque pays ou chaque civilisation aboutit à un système politique et culturel propre, à des règles de jeu spécifiques dont il est toujours dangereux de s'éloigner* ». Il a ajouté:
>
> «*Même le chemin de l'universel passe par la culture locale, tout simplement parce que la faveur doit s'exprimer dans les formes accessibles à tous* »[15].

Nous déduisons que nier l'existence du système traditionnel de communication reviendrait aussi à nier l'existence du royaume du Burundi alors que ce dernier, a surpris les premiers Européens par son organisation politique et sociale. Sans la communication traditionnelle, le système européen par conséquent n'aurait pas de bases de son fondement.

---

[15]Joseph, Mobutu, *Dignité pour l'Afrique*, Paris, Albin Michel, 1989, p 159

Selon les circonstances, les moyens de communication se sont distingués par les formules employées par les émissaires. Cependant l'annonce de la mort du roi et celle de sa visite dans une région donnée diffèrent sur le fond et sur la forme pour ceux à qui le message était destiné.

Le règne de Mwezi Gisabo a été marqué par des moments de crises graves (famines, épidémies, etc.) et des invasions étrangères. Nous venons de comprendre le rôle joué par la communication durant cette longue période de fragilité du royaume.

CHAP II : LES EFFETS DE LA COLONISATION SUR LA COMMUNICATION TRADITIONNELLE

Introduction

Nous venons de voir dans le chapitre précédent les moyens de communication dans le système traditionnel burundais et leur importance dans le maintien de l'ordre dans la société. Le Burundi était un royaume puissant, habité par une population dense, parlant une même langue, ayant la même culture et consciente d'appartenir à une nation dirigée par le même roi. C'est au XIX^{ème} siècle que le pays est entré pour la première fois en contact avec les arabes avant de connaître la rupture des puissances occidentales.

Le contact avec le monde extérieur introduit de nouvelles formes de communication des messages que Lunderberg définit ainsi :

> « *La communication est une sous-catégorie de l'interaction à savoir la forme d'interaction qui a lieu grâce à l'utilisation des symboles, peuvent être des gestes ,dessins, des sculptures, des mots ou toute autre forme symbolique servant de stimulus à des comportements qui ne seraient pas provoqués par le symbole seul à l'absence d'un conditionnement de personnes qui répond* »[16].

Nous remarquons à travers cette définition qu'au sens où nous l'employons quotidiennement, la communication se ramène au processus d'information et se montre aussi comme un processus complexe d'échanges et suivant des formes et des aspects variés. Dans ce deuxième chapitre, nous voulons étayer l'influence du contact du Burundi avec le monde occidental dans le domaine de la communication de l'information.

---

[16] Bride, M, *Communication et société aujourd'hui et demain,* Paris, UNESCO, 1986, p 260

A. Naissance et évolution de la nouvelle forme de communication

Les occidentaux, dans la conquête de l'Afrique, avaient l'intention de « civiliser » et de transformer la société africaine en une société du type occidental. Le projet était si grand que les Européens croyaient avoir à faire à une population « supposée » démunie d'un savoir minimum et que les ressources humaines sont indispensables à la réalisation de ce projet. A ce sujet Kuam-Tsu dit :

> « *Si tes projets portent à un, sème du grain ;*
> *s'ils portent à dix ans, plante un arbre*
> *s'ils portent à cent ans, instruis le peuple.*
> *En semant une fois du grain tu récolteras une fois*
> *en plantant un arbre tu récolteras dix fois*
> *en instruisant le peuple tu récolteras cent fois* »[17].

Selon ce passage, nous remarquons qu'il évoque l'importance de jeter les premières bases de l'école pour la formation des noirs qui, plus tard serviront des agents des européens pour l'accomplissement de leurs buts.

A.1. Création des centres d'éducation de base(C.E.B)

Cette création fut l'œuvre des premiers missionnaires. Une caravane envoyée par le cardinal Lavigerie au centre de l'Afrique débarqua à Rumonge, au bord du lac Tanganyika le 28 juillet 1879 et fonde une école où l'on apprenait le swahili (langue des missionnaires). Quelques temps après, plusieurs membres de cette première équipe furent massacrés. Les premières missions furent fondées à Muyaga en 1898 et à Mugera en 1899.

[17] C.E.B-Caritas, rapport du service éducation de base, décembre, 1972

A.1.1. Les objectifs des centres d'éducation de base(C.E.B)

Ces objectifs sont axés sur quatre dimensions de la vie rurale :

- La transmission d'un savoir opérationnel minimum adéquat pour une efficace maîtrise de l'environnement physique et humain. Etant donné que le Burundi est un pays essentiellement agricole, Plus de 95% de la population vivant de l'agriculture reste une priorité.
- Le 2ème volet est en rapport avec le secteur économique, il est essentiel pour des personnes vivant dans une économie de marché de pouvoir manier les nations sur les échanges de biens afin qu'elles puissent rationaliser les ventes et les achats ;
- Le 3ème concerne les soins de santé. Les centres d'éducation de base se proposent de motiver les gens aux comportements de prévention des maladies. La connaissance de la cause de bien des maladies et de leur nature donne plus d'autonomie morale aux gens. Elle libère de certaines superstitions si fréquentes dans le monde rural pour tout ce qui touche aux problèmes biologiques ;

Nous avons remarqué au premier chapitre que les messages étaient transmis de bouche à oreille à travers la pyramide du pouvoir, le rôle des C.E.B est alors perçu comme danger pour bouleverser le fonctionnement de cette structure. Joseph Gahama le précise :

> « *Puisque la plupart des chefs et sous-chefs sont illettrés jusqu'en 1930, ils sont aidés par les secrétaires dans la perception des impôts, la tenue des fiches de recensement, le cadrage des reboisements, la lecture des messages émanant de l'administration européenne, une formation*

sommaire (lecture, écriture, calcul et le swahili) dans les écoles du territoire est nécessaire et suffisante pour les tâches »[18]

Jusqu'ici le sommet de la hiérarchie de la structure traditionnelle n'est plus le roi mais le chef colonial. Le roi n'a plus à communiquer ses ordres mais il est l'exécutant de celles du chef colonisateur. L'oralité est progressivement remplacée par l'écriture introduite par les européens par le biais des CE.B.

A.2. Vers une aliénation culturelle

Dans le Burundi ancien, l'existence d'une barrière linguistique, la disparition géographique, l'appartenance à une même culture n'accordait aucune pousse de terrain à l'administration indirecte, à l'aliénation culturelle.

Cependant, la puissance européenne dans ses réformes politiques, économiques, sociales et culturelles vise à limiter voire à supprimer progressivement les prestations. Ces reformes visent à changer totalement la signification des rapports sociaux existant entre les autorités coutumières et la population.

A.2.1. Suppression de l'umuganuro

La Belgique dans le mandat du traité de Versailles de 1919 accepte d'œuvrer pour le bien et le développement des peuples non encore capables de se diriger eux-mêmes. La question qui se pose ici: faut-il respecter la coutume ou plutôt la détruire pour civiliser?

Au début la métropole accepte le respect de la coutume, très vite cette dernière va subir de profondes modifications. Beaucoup de mœurs dont le colonisateur ne comprenait pas la signification furent déclarées contre l'ordre public universel et partant voués à l'abolition.

---

[18] Joseph, GAHAMA, *Burundi sous l'administration belge, période du mandat*, Paris, Karthala,1983, p 132

A la cour les cérémonies de la fête comprenaient deux aspects :

- L'aspect visible, auquel tout le monde pouvait assister
- L'aspect caché (l'union symbolique du roi avec Mukakaryenda, les sacrifices des taureaux par les devins et les hommages rendus à Karyenda) précisément évoqué par l'administration coloniale quand elle interdit l'umuganuro. Cette dernière était un lien vivant et essentiel entre le pouvoir monarchique et la population. Cependant cet aspect caché fut condamné par le christianisme croissant.

L'année 1927 connut un muganuro particulièrement tardif, pire et vide de sens car le roi Mwambutsa semblait moins intéressé de la célébrer sous prétexte qu'il se faisait instruire. Toutefois le grand régent Nduwumwe exprime son désespoir au père Canonica pour qu'il rappelle le Mwami à l'ordre, voici en substance les propos de Nduwumwe:

> « *J'ai pensé que Mwambutsa n'aime pas prendre part à nos fêtes...parce qu'il se fait instruire chez vous. Il faudrait que toi père, tu lui dises de venir. Toi il t'écoutera... Le Muganuro doit se faire on ne peut pas l'omettre : les grands Baganwa, le peuple, tout le pays en somme ne serait pas content. Il ne peut pas abandonner cette solennité, sans cela l'année sera mauvaise* »[19].

Le grand régent souligne ici l'importance de la fête mais le Père Canonica profite du climat pour vider la fête de son contenu et s'attaquer au cœur même du sacré :

---

[19]Joseph, GAHAMA, *L'idéologie politique de l'administration indirecte : cas du Burundi (1919-1930)*, Thèse, Paris, Université Paris I, 1980, T2, p502

> « *Le roi ne peut plus rendre culte religieux aux fameux tambours, ni plier le genou, ni frapper les mains, ni offrir l'herbe comme l'ont fait d'habitude les autres rois* »[20].

Cette décision brutale du père Canonica marque la fin brutale de l'umuganuro qui a eu des conséquences immédiates sur la vie socioculturelle du pays. Signalons enfin que cette interdiction n'a pas rencontré des résistances populaires ouvertes. C'est en bref la disparition des fondements des structures du pouvoir royal.

A.2.2. Un véritable asservissement des esprits des chefs coutumiers

Au fur du temps, le pouvoir colonial s'enracinait. Après la formation du roi Mwambutsa, c'était le tour des chefs. Alors que le catholicisme imprégnait toute la vie du pays, les chefs coutumiers avaient pris la tête du mouvement de la conversion et s'était mis à l'instruction. Certaines coutumes dites « *barbares* »[21] étaient de plus en plus abandonnées.

[20] Idem, p 502

[21] Qui ne correspond pas aux coutumes européennes

Tableau 1: Degré d'instruction des chefs en 1934

Territoire	Chefs lettrés	Chefs illettrés	Nombre total
Usumbura	6	7	13
Kitega	4	4	8
Ngozi	3	1	4
Ruyigi	2	2	4
Rutana	2	2	4
Bururi	3	4	7
Muhinga	3	0	3
Résidence de l'Urundi	23	20	43

Source : Joseph GAHAMA, *L''idéologie et politique d'administration indirecte : Cas du Burundi (1919-1930)*, Paris, Université Paris I, 1980, T2, p 513.

A la lecture de ce tableau, nous remarquons que les territoires de Ngozi et Muhinga enregistraient un nombre de chefs lettrés variant de 0 à 1. Tandis que Usumbura enregistrait un nombre très élevé des chefs lettrés et illettrés car Usumbura était assez éloigné de l'école de formation des chefs de Muramvya.

A.2.3. Le rôle des chefs coutumiers dans l'administration indirecte

Dans l'administration indirecte, le roi du Burundi servait de courroie de transmission entre les autorités coloniales et la population indigène. Ainsi en décrit Ballegeer :

> « *Dans l'administration indirecte, les institutions et autorités indigènes coutumières sont maintenues et c'est avec ces dernières en tant*

qu'autorités coutumières que le colonisateur traite et c'est par leur canal qu'il s'adresse aux indigènes »[22].

Le roi a perdu sa position qu'il occupait et devient du coup un messager des autorités coloniales donc il n'est plus responsable du message qu'il apporte à ses sujets.

Pierre Ryckmans a lui aussi reconnu le bien fondé de garder les chefs coutumiers :

« Ce n'est pas par amour de la tradition, de la couleur locale, du pittoresque que nous conservons les rois indigènes. Qu'on bride leur pouvoir s'il le faut, s'ils sont de peu de valeur ou de médiocre dévouement; mais qu'on ne touche pas à leur existence ni à leur prestige extérieur. Ils sont le décor familier qui permet d'agir dans les coulisses sans alarmer le peuple... »[23].

La mise en place d'une administration indirecte répondait à un double besoin: celui d'ordre pratique et d'efficacité. L'on ne pouvait mieux communiquer et toucher aussi facilement la population locale si l'on s'adressait d'abord à l'autorité coutumière en particulier le roi qui représenter le pouvoir légitime.

B. Naissance et évolution des moyens de communication de masse

Le Burundi accuse un retard important quant à l'acquisition des outils d'information collective. Les raisons sont nombreuses: la société burundaise vivait dans l'oralité, elle ne connaissait pas l'écriture, l'école introduite par la colonisation était réservée aux chefs puis elle fut ouverte aux chefs et sous chefs. Plus tard elle devient un centre de formation des enfants proches des missions catholiques ou protestantes.

---

[22] Ballegeer, (L), *Les principes de la politique coloniale Belge, Kongo-oversee*, XV, 1949, p 196

[23] Pierre, Ryckmans, Le problème politique au Ruanda-Urundi, Congo, Mars, 1925, no 3, T1, p 411

Malgré les débuts tardifs, cette entreprise n'entretient aucune discrimination à quiconque veut la tenir; le privé et le public y ont tous le droit. Dans les points suivants nous allons décrire l'évolution historique de ces deux types de presse.

B.1. Secteur privé

La presse privée au Burundi, puise ses racines dans l'ex-zaïre; plus précisément dans la province sud Kivu. C'est cette dernière qui initia le pays en matière de la presse. Ceci se justifie par le fait que sous l'administration belge, le Burundi était considéré par comme une des provinces de cette immense territoire. Son organisation économique et militaire était calquée sur le modèle Congolais et la presse ne pouvait pas en faire un cas isolé.

La presse de Kivu était lue davantage dans quelques milieux de Bujumbura habités par un bon nombre de congolais. Cependant depuis 1931, les Belges éditaient à Bukavu une périodique « *centre Afrique* » qui portera le nom jusqu'en 1938 où il change de nom et devient la « *Gazette hebdomadaire d'information du Congo oriental et du Ruanda-Urundi* ».

En dépit de cette influence du Congo, il a fallu l'action des missionnaires catholiques pour que cette presse ait réellement l'aspect qu'on lui reconnait.

B.1.1. La presse écrite

La presse écrite privée a été la première à voir le jour au Burundi. Elle remonte aux années 1940 avec la création du premier journal édité en kirundi *Rusiziramarembe* (semeur de paix). Ce journal appartenait aux Pères Blancs. De toute évidence, toute la presse privée n'était pas seulement l'œuvre des missionnaires, des tierces personnes ont aussi créé leurs organes d'expression. C'est avec raison que nous subdivisons la presse privée en deux catégories.

B.1.2. La presse confessionnelle

Deux confessions religieuses se disputent le terrain: le catholicisme et le protestantisme avec une dominance du premier.

B.1.2.1. La presse catholique

Le grand souci dont fait preuve la papauté est en réalité d'assurer à l'église le renforcement de sa doctrine et son maintien outre-mer après le départ des puissances coloniales. Une presse s'avérait donc nécessaire pour renforcer sa doctrine afin d'éclairer les populations en éveil dans la voie chrétienne. Le Pape Pie XII le souligne dans son apostolat missionnaire :

> « *Il ne suffit pas d'annoncer l'évangile : dans la conjoncture sociale et politique que traverse l'Afrique, il faut très tôt former une élite chrétienne au sein d'un peuple encore néophyte...fonder des collèges et répandre l'enseignement chrétien...multiplier sous toutes ses formes la presse catholique et se préoccuper des techniques modernes de diffusion de la culture car l'on sait de nos jours l'importance d'une opinion publique formée et éclairée.* »[24]

Le développement de la presse catholique allait de pair avec le renforcement de sa doctrine même après le départ de la puissance européenne.

Les journaux d'obédience catholique qui ont paru dans les premiers moments étaient édités au Ruanda-Urundi. Cette situation resta inchangée jusqu'à l'indépendance. Ces journaux étaient édités en quatre langues : le kirundi, le kiswahili, le kinyarwanda et le français. Le tableau ci-dessous en révèle clairement.

---

[24] Pie XII, lettre encyclique « L'apostolat missionnaire » in T.N.A, 19 Mai, 1957, p 2

Tableau 2 : Les journaux et revues imprimés et diffusés dans le territoire du Ruanda-Urundi

Titre	maison	langue	périodicité	tirage
1 Bibi wa sasa	Presse Lavigerie	Kiswahili	Mensuel	2500
2 Cor unum	Vicariat apostolique de Kabgayi	Français	indéterminé	250
3 Echo familial	Association des anciens séminaristes Burundi	Français	Mensuel	300
4 Hobe	Vicariat apostolique de Kabgayi	Kinyarwanda	Mensuel	18500
5 Hodi	Presse Lavigerie	Kiswahili	Bimensuel	15000
6 Intumwa	Vicariat apostolique de Kitega	Kirundi	Mensuel	3500
7 Jeunesse africaine	Presse Lavigerie	Français	six fois par an	4000
8 Kinyamateka	Vicariat apostolique de Kabgayi	Kinyarwanda	Bimensuel	8000
9 Kindugu	Presse Lavigerie	Kiswahili	Mensuel	25000
10 Kurerera Imana	Vicariat apostolique de Kabgayi	Kinyarwanda	Mensuel	3500
11 Ndongozi	Presse Lavigerie	Français	Mensuel	1500
12 Revue pédagogique du Burundi	Presse Lavigerie	Français	Bimensuel	-
13 Servir	Groupe scolaire Astrida	Français	Bimensuel	900
14 Temps nouveau d'Afrique	Presse Lavigerie	Français	hebdomadaire	5000
15 Agisiyo catholica	Vicariat apostolique de Kabgayi	Kinyarwanda	Six fois par an	-
16 Aurore sur les collines	Groupe scolaire de Ngagara	Français	Six fois par an	-

Source : RUZOVIYO, G et NTIBESHA, B, La presse catholique dans l'évolution du Burundi 1956-1959 : Cas de temps nouveaux d'Afrique et de Ndongozi, Bujumbura, UB, FLSH, 1982, p 23.

A la lecture de ce tableau, nous constatons qu'aucun journal n'appartient à un autochtone. En plus nous remarquons à travers ce même tableau le type de journaux qui apparaît fréquemment. Les journaux ne tiraient pas tous à un grand nombre, la méconnaissance du français en est la cause : cor unum et Echo familial tirait respectivement à 250 et 300 pendant que Hobe et Kindugu profitaient de la présence de congolais et des Banyarwanda capable de consommer la quasi-totalité des tirages qui varient respectivement à 18500 et 25000 chaque mois.

Malgré ces inégalités de tirages; tous les journaux étaient animés d'un but commun : chacun voulait informer un public bien précis, ce qui implique que les publications en français visaient les personnes instruites tandis que celles qui éditaient en langues locales s'intéressaient au monde rural.

B.1.2.1.1. Progrès de la presse catholique

L'Église fut le grand précurseur de la presse burundaise. Au départ la presse manque de matériels pour tirer en quantité suffisante. C'est à partir de 1948 qu'elle a connu de véritables innovations avec l'installation de la première imprimerie sur le sol Burundais portant le nom de son fondateur « Presse Lavigerie », un des pères Blancs.

Dès lors, la production est devenue relativement importante. Un journal du nom de Rusiziramarembe (semeur de la paix) venait de quitter le Ruanda et parvient pour la première fois à atteindre un tirage de douze mille exemplaires. Cependant, Rusiziramarembe change de nom pour porter celui de Ndongozi y'Uburundi. En 1955, il était très apprécié par les catholiques. Ce journal possédait un réseau important pour sa propagation, ce qui faisait défaut aux autres journaux. Le courrier paroissial et la poste assurent le transport vers les abonnés éloignés au moment où ceux qui sont proches du siège l'achètent au bureau, dans les paroisses ou au marché central de Bujumbura.

Tout en restant privé, Ndongozi passe outre les limites des journaux confessionnels pour œuvrer en faveur du développement national : un grand nombre des burundais l'utilisent comme outils performant l'alphabétisation; dans cette ruée, le journal Bibi wa Sasa (femme d'aujourd'hui) lui emboîta le pas en prodiguant aux femmes des leçons de cuisine et d'hygiène. Le tableau ci-dessous donne la liste des journaux catholiques à la veille de l'indépendance.

Tableau 3: les journaux catholiques pour le Ruanda-Urundi en 1959

Titre	Propriétaire	Langue	périodicité	Tirage
Bibi wa sasa	Presse Lavigerie	Kiswahili	mensuel	5000
Cor unum	Vicariat apostolique de Kabgayi	Français	indéterminé	250
Echo familial	Association des anciens séminaristes Barundi	Français	mensuel	300
Hobe	Vicariat apostolique de Kabgayi	Kinyarwanda	mensuel	18500
Hodi	Presse Lavigerie	Kiswahili	bimensuel	15000
Intumwa	Vicariat apostolique de Kitega	Kirundi	mensuel	3500
Jeunesse africaine	Presse Lavigerie	Français	6/an	4000
Kinyamateka	Vicariat apostolique de Kabgayi	Kinyarwanda	bimensuel	8000
Kindugu	Presse Kavigerie	Kiswahili	mensuel	25000
Kurerera Imana	Vicariat apostolique de Kabgayi	Kinyarwanda	mensuel	3500
Ndongozi	Presse Lavigerie	Kirundi	bimensuel	15000
Revue pédagogique	Presse Lavigerie	Kirundi	bimensuel	-
Servir	Groupe scolaire d'Astrida	Français	hebdomadaire	5000
Agisiyo catholica	Vicariat apostolique de Kabgayi	Kinyarwanda	6/an	1800
Aurore sur les collines	Groupe scolaire de Ngagara	Français	6/an	-

Source : Rapport sur l'administration belge au Ruanda-Urundi pendant l'année 1959, p 165.

A la lumière de ce tableau, on remarque que les journaux édités en kiswahili sont tirés en plusieurs exemplaires (Hodi (1500), Bibi wa sasa (5000), Kindugu (25000).l'explication réside dans la présence de beaucoup de congolais à Usumbura en quête du travail.

B.1.2.1.2. Contexte politique de la naissance du TNA et Ndongozi

Jusqu'en 1950, la période européenne vit se succéder de profondes et nombreuses modifications. Ces dernières furent énoncées par une ordonnance législative de 1953 qui stipule que le Mwami administre le pays, les chefs administrent les chefferies, les sous-chefs administrent les sous-chefferies. Quant au décret du 14 juillet 1952, il marque le début de la réorganisation politique du pays avec la création des conseils de sous chefferie, chefferie, territoire et du pays. Ces conseils furent mis en place pour la première fois en 1953.Un grand pas dans la démocratisation du système sera franchi en 1956, date du premier renouvellement des conseils.

TNA créé dans le contexte de démocratisation, ces journaux d'obédience catholique véhiculent désormais la doctrine de l'église mais aussi s'intéressent aux grands événements du monde et en particulier du pays. Cependant le Temps Nouveau d'Afrique (TNA) n'hésitera pas à se faire volontiers porte-parole des défavorisés. Ainsi ses objectifs étaient :

- d'informer c'est-à-dire donner une vue correcte et claire des grands événements du monde ;
- véhiculer une doctrine favorable à la bonne compréhension des problèmes jalonnant la vie d'un homme. Et pour lui cette doctrine ne peut être que la doctrine catholique ;
- Assainir les relations entre Blancs et Noirs par un dialogue s'inspirant des idéaux chrétiens d'égalité et de charité :

> « *Mieux vaut encore pour un conjoint des défauts dont on s'arrange qu'un dominateur inconnu .Blancs et Noirs peuvent ensemble de grandes choses. Mais qu'ils ne les réalisent que s'ils demeurent unis* »[25].

Dans un contexte politique malsain, TNA, intervient comme intermédiaire et médiateur entre la population et les autorités coloniales.

Quant à Ndongozi, il dépassera ses frontières doctrinales pour introduire une page des nouvelles nationales et une page publicitaire parfois il contenait plus de publicité que TNA. Ndongozi était dirigé par un laïc.

B.1.2.2. La presse protestante

La part de la presse protestante n'est pas visible au Burundi car depuis 1953, les églises réformées n'ont publié qu'un seul mensuel *Burakeye.* Ce dernier n'a jamais eu de concurrent jusqu'en 1972, date d'arrêt de sa parution. Comme le nombre de protestants était réduit ce journal n'a pas eu d'audience élevé. Venant Nyobewe l'a lui aussi reconnu :

> « *Son audience est moindre par rapport à celle de Ndongozi parce que les protestants sont peu nombreux au Burundi* »[26].

B.1.2.2.1. Développement manqué de la presse protestante

Le développement de la presse protestante se heurte à trois obstacles :

- Etant donné que la pénétration protestante a été largement devancée par celle des catholiques qui s'étaient tracés le chemin depuis la fin du 19ème siècle, son influence est restée moindre à l'exception de certaines régions comme Buhiga (Karusi), Rwintare (Muramvya), Matana et Kiremba (Bururi) ;

---

[25] Un sacrifice utile, in TNA, no 15, décembre 1954 P 3

[26] Venant, NYOBEWE, La presse au Ruanda-Urundi la fin de la tutelle belge 1955-1957, Bujumbura, Université du Burundi, FLSH, 1978, p1

- Le problème des moyens : La loi du moindre effort affichée par les protestants dans la création de la presse écrite. Les protestants partageaient en deux le budget débloqué pour l'information une part réservée à la presse écrite et une autre part finançait la radio Cordac (Corporation de la Radiodiffusion de l'Afrique Centrale) ;
- Le financement en moyens radiophoniques est aussi une des raisons pour lesquelles les églises protestantes n'ont pas mis sur pied une presse à grande échelle.

B.1.2.2.2. La presse des tiers

A côté de la presse privée confessionnelle, les tiers ont développé leurs propres entreprises. Elles surgissent principalement dans les deux moments forts qui ont caractérisé le Burundi sur le plan politique. Dans un premier temps, le grand nombre de publications privées s'est illustré à la veille de l'indépendance tandis que d''autres ont paru dans un contexte particulier : La campagne présidentielle de juin 1993. Le tableau ci-dessous montre les principaux journaux à la veille de l'indépendance.

Tableau 4 : les journaux privés à la veille de l'indépendance

Titre	Propriétaire	langues	périodicité	tirage
1 Soma	Munyanganji	Français Kinyarwanda	Mensuel	3500
2. Chronique congolaise	Madame Y. Devos	Français	bihebdomadaire	1000
3. Dépêche du Ruanda Urundi	M.F.Sterckx	Krançais	Mensuel	3500
4. Kesho	Athénée royale	Français	Mensuel	3500
5. Duniya ya Sasa	M.Mabo	-	-	-
6. Ruanda nziza	Giovani Gashongore	-	-	-
7. Ijui lya Ruanda rugufi	M.Havyarimana Save-Kindeko	-	-	-

Source: op.cit, pp 23-24.

En lisant ce tableau nous constatons que deux journaux produisaient plus que d'autres. Il s'agit de Kesho et Soma fournissant chacun un minimum de trois mille exemplaires. Pour les moins avertis, les titres de ces périodiques ont quelque chose de swahili mais au fond il n'en était rien ; car le premier était édité en français et le second en kinyarwanda. Quant aux autres journaux, ils étaient édités en langues locales pour être compris par les autochtones. Comme le soutient Pierre Albert, la presse écrite joue un rôle principal dans la vie de la société :

> « *Sa lecture est un dialogue avec le monde. Les nouvelles qu'elle apporte, les idées qu'elle suggère, les sentiments qu'elle touche brisent l'isolement des individus par-là les journaux contribuent à leur meilleure intégration dans la société et favorise la voie sociale* »[27].

Nous remarquons de cette façon qu'elle offre à ses lecteurs les mêmes thèmes de réflexion et ainsi elle veut produire des individus de culture semblable.

B.1.2.3. La presse publique

Après quelques années de l'installation de la presse privée par les Pères Blancs et les quelques particuliers, la presse publique a été introduite par l'administration coloniale. La presse publique se subdivise en deux : la presse écrite d'une part et la radio diffusion d'autre part. Nous nous intéresserons davantage sur la première car elle s'inscrit dans l'intervalle de notre sujet de recherche.

[27] Pierre, Albert, *Information*, Evreux, 1977, p 37

B.1.2.3.1. La presse écrite

Durant la période tutélaire, l'administration coloniale se servit du bulletin officiel du Ruanda-Urundi (B.O.R.U) pour mettre les messages à la portée de la population. Le bulletin officiel Rudi Presse voit le jour mais ne fonctionne que quatre ans car en 1961, il laisse la place à l'hebdomadaire infor-Burundi. Ces deux journaux avaient une même mission : fournir les communiqués officiels aux fonctionnaires sans se soucier des nouvelles nationales.

Le rendement de cette presse a été médiocre du fait qu'elle est frappée par des problèmes politiques économiques ; en plus elle n'était pas connu de la population. Il a fallu alors recourir au journal Ndongozi afin d'atteindre les coins les plus reculés du pays car ce dernier jouissait de sa popularité dans les milieux religieux qui devaient assurer sa lecture. Le but premier de ce journal n'était pas de fournir l'information seulement mais aussi de renforcer la chrétienté.

Jusqu'en 1958, le gouvernement du Burundi, encore sous tutelle belge avait un service d'information qui ne comportait que la presse écrite qui ne faisait partie que du ministère des affaires intérieures et de la main d'œuvre (A.I.M.O). En 1959, il fut transféré aux affaires politiques et l'information (A.P.I).

B.1.2.3.2. La radiodiffusion

Avant la naissance de la radio du Burundi en 1961, le pays était desservi par la radio Léopoldville créée par la tutelle belge en vue de mieux contrôler les trois pays à savoir le Congo-belge, le Ruanda et l'Urundi.

Dans un Burundi où les problèmes d'analphabétisme et d'illettrisme battent au grand fouet, la radio se taille la part du lion dans les moyens d'information. En outre, l'emprise d'une conjoncture économique incapable de financer toutes

leurs opérations de la réalisation d'un journal et qui souffre d'une carence en journalistes formés pour exercer leur profession n'a d'autres choix que d'informer sa population que par l'utilisation de la radio.

La radio présente des avantages dans les pays comme le nôtre qu'on le présente dans les pays riches. Jean Marie Charon soutient ce constat :

> « *La radio est le média le plus répandu sur tous les continents et notamment dans le tiers-monde car c'est le moins cher et le plus facile d'accès pour communiquer avec les masses y compris avec celles qui ne peuvent ou ne savent lire un quotidien* »[28].

Le Burundi remplit les conditions d'analphabétisme et économiques pour recourir à ce système de communication, bien plus les autorités s'en servent pour diffuser les politiques et louer leurs activités auprès des masses rurales.

Il a fallu attendre le 1er Mai 1961 quand fut proclamée l'autonomie du Burundi et le Rwanda se sépare administrativement de l'Urundi. En matière de communication, la *Radio-Usumbura* change de nom la même date et devient la radio diffusion nationale. Les difficultés de pénétration dans les différentes couches sociales ne lui furent pas énormes grâce à la langue de diffusion qui reste partagée par tous les Burundais. Athanase Ntiyanogeye souligne aussi cet atout linguistique important de la radio :

> « *Ici au Burundi, la radio avait un atout important du moins par rapport à beaucoup d'autres pays africains. Il n'ya qu'une seule langue comprise par tout le monde (le kirundi), c'est pour dire que la radio partait sur les bases solides vers un avenir prometteur par rapport à la presse écrite qui devait d'abord affronter les obstacles liés à l'analphabétisme* »[29].

---

[28] J.Marie, Charon, *L'Etat des médias*, Paris, La découverte, 1994, p 79

[29] Athanase, NTIYANOGEYE, op.cit, p 21

La radiodiffusion permet de surmonter les défis d'illettrisme auxquels la presse écrite fait face.

Bien que la radio nationale eut les chances de réussir, elle est restée sans progrès si l'on considère la qualité de l'information Cette stagnation trouve des explications dans l'engagement d'un personnel sans expérience, l'insuffisance du matériel technique ; le journal parlé était sans commentaire explicatif et pire encore, les journalistes devaient attendre les dépêches des agences étrangères, les impulsions de la recherche étaient moins développées.

Conclusion

Le contact du Burundi avec le monde extérieur marque un tournant décisif dans son histoire de la communication. La création de la première école en swahili par les missionnaires catholiques jette les bases d'une nouvelle forme de communication d'information dans la structure politico-administrative et sociale du Burundi. Ladite école fut d'abord celle de la formation des autorités coutumières ; plus tard, elle est devenue le moule d'où ressortent les cadres qui assurent les hautes responsabilités du gouvernement.

L'échec de l'Allemagne dans la 1ère guerre mondiale unit administrativement le Rwanda et le Burundi au Congo-Belge. La presse du Sud Kivu (Congo-oriental) éditait depuis 1931 une période *Centre Afrique,* cette dernière devient la Gazette en 1938. Ce journal était davantage lu dans quelques milieux de Bujumbura. En dépit de cette influence du Congo-belge, il a fallu l'action des missionnaires catholiques pour que la presse ait l'aspect qu'on lui reconnait réellement. La presse fut d'abord religieuse (Catholique, protestante) et des tiers avant d'être gouvernementale. Ce sont les journaux catholiques comme Ndongozi et T.N.A qui vont servir de la presse gouvernementale en raison de leur influence, leur portée avant que le gouvernement établit une presse propre à lui. Car la presse protestante et les tiers faisaient figure des parents pauvres.

Quant à la radiodiffusion, elle apparait comme une meilleure solution dans une nation parlant une même langue, culture et connaissant l'illettrisme. Par ailleurs elle faisait face à des difficultés liées toujours attendre des dépêches des agences étrangères, manque du personnel qualifié, insuffisance technique.

CHAP III : LE ROLE DES SYSTEMES DE COMMUNICATION DANS LA LUTTE POUR L'INDEPENDANCE

Introduction

Ce chapitre baigne dans une situation de prise de conscience des Burundais pour gérer leur nation. Le besoin d'alignement de la population derrière l'idée d'indépendance exigeait un système de communication efficace et accessible au peuple. Les colons avaient introduit un système moderne qui a pris au filet les autorités coutumières. Compte tenu de l'analphabétisme et de l'économie de marché encore au stade embryonnaire, l'accès au nouveau système restait l'affaire d'une minorité. Cependant le système traditionnel demeure fonctionnel malgré les initiatives de la colonisation.

Les Burundais instruits à l'école des Blancs vont jouer le rôle de médium entre l'administration coloniale et la population à la base. Ce sont eux-mêmes qui ont amorcé les premières étapes du processus de revendication de l'indépendance. Le soutien de la population par le biais d'une communication bien pensée s'avérait indispensable pour arriver aux objectifs ultimes de leur revendication.

Dans ce combat idéologique où le système traditionnel et moderne s'affrontent, opposant ceux qui sont pour l'indépendance immédiate à ceux qui sont pour l'indépendance tardive. Le désir de décolonisation longtemps manifesté par la population dans les actes posés (fuite devant les agents recruteurs, planter en dehors des saisons, verser de l'eau bouillante sur les plants de caféiers) venait d'avoir un cadre de revendication et d'expression adéquat.

Chaque parti politique, conscient qu'il doit gagner la bataille par les élections use d'un système plus favorable pour aligner une masse importante.

A. La presse canal de revendication

Comme nous l'avons remarqué dans le chapitre précédent, T.N.A et Ndongozi furent à la fois une voie sûre au service de l'administration et de la population pour donner des ordres d'une part et soumettre les doléances d'autre part :

> « ...*Ndongozi et T.N.A ne font que recevoir les plaintes .Les deux journaux dans leur souci de combattre l'injustice reçoivent de leurs lecteurs, expliquent ce qui avait été mal interprété et au besoin demandent des éclaircissements à l'autorité sur les problèmes qui leur semblent négligés* »[30].

Nous sommes ici en face de la presse catholique qui vient d'ouvrir une partie de ses pages aux plaintes, récriminations et revendications diverses en provenance des lecteurs et destinés aux autorités. En gros, il s'agissait surtout des plaintes concernant les impôts, problèmes financiers, les corvées, abus des sous-chefs, allocations familiales, les problèmes de la dot, elles sont toutes d'ordre social.

Le problème financier sera beaucoup plus posé dans Ndongozi que dans TNA tout comme celui des allocations familiales dans TNA que dans Ndongozi. Toutefois le ton utilisé dans Ndongozi est particulièrement revendicatif que celui de TNA car les auteurs qui écrivent dans TNA dénoncent l'injustice qu'ils ne subissent pas directement exception faite aux allocations familiales et carte de mérite civique. Quant à Ndongozi, il contient des témoignages directs des victimes diverses qui se passent dans le pays ; ce qui lui confère l'image d'un tribunal du peuple.

---

[30] Albert, NTIBESHA et Bernard, RUZOVIYO, op.cit., p64

A.1. La presse de doctrine et l'information

Les deux journaux catholiques TNA et Ndongozi doivent être propagateurs de la doctrine dans les milieux où ils sont lus, cependant, il fallait d'abord répandre l'idéal catholique, démontrer l'universalité de cette religion et faire comprendre à tous que l'église catholique possède une doctrine capable de guider tous les débats politiques.

En tant que journaux à large diffusion, les deux journaux se devaient d'être des journaux d'information générale. Par ce caractère, l'administration à tous les niveaux y trouvera aussi son bénéfice dans le sens où les journaux deviendront des organes de diffusion mais aussi de vulgarisation des décisions intéressant le pays.

Notons en passant qu'à la veille de l'indépendance, les partis politiques agréés au Ruanda Urundi n'avaient qu'un seul organe d'expression. Kayi Tharcisse en dit long dans ces termes :

> « *Vers les années 1960, il n'y avait qu'un seul journal pour le territoire du Ruanda Urundi qui appartenait à un parti politique : ijwi lya Ruanda rugufi* »[31].

Nous comprenons par ce passage qu'au Burundi , les partis politiques n'avaient aucun cadre d'expression écrite dans la revendication de l'indépendance. Seul le Rwanda avait le journal *ijwi lya Ruanda rugufi* où le bas peuple pouvait s'exprimer au sujet de l'indépendance.

---

[31] Tharcice, KAYI, La presse du Ruanda Urundi à la veille de l'indépendance 1958-11959, Bujumbura, U.B, FLSH, 1981, p.25

A.2. TNA dans le combat contre le communisme

La lutte pour l'indépendance véhiculait deux théories: Le capitalisme ouest-européen et le communisme asiatico-russe. L'église catholique se prétendait aussi menacée par le communisme qui se profilait à l'horizon, elle a usé de subterfuges pour l'éradiquer dans la population. Cependant dans le combat, la presse catholique montre sa figure la plus radicale. L'image du communisme à travers cette presse est celle d'un monstre aux décors angéliques. TNA le décrit dans ces termes :

> « *Devant un chien enragé, spontanément nous décrions danger public ! Et du coup nous songeons à parer le danger mondial, il asservit peuples et individus d'une manière unique* »[32].

Nous remarquons que le communisme, depuis sa création a été considéré par l'église catholique comme son pire ennemi fondé sur des théories matérialistes et athéistes, rejeta toute forme de religions, il prétend remettre en question le système occidental établi depuis des siècles.

Le danger d'intégration du système communiste qui sans doute impliquerait le départ du système capitaliste et le catholicisme incite l'église catholique à prendre position dans ce combat de libération du Burundi vis-à-vis de la colonisation européenne et le communisme qui se tendait à l'horizon et gagner le peuple burundais à sa cause. Elle voulait faire d'une pierre deux coups en diffusant une fausse information sur le communisme.

A.3 Les messages de l'Eglise dans la lutte pour l'indépendance

L'Eglise catholique dans une déclaration collective du 29 juin 1956, l'Episcopat du Congo-Belge et du Ruanda Urundi prend nettement sa position sur le principe de l'émancipation politique :

---

[32] TNA, 3 Février, 1957, p 3

> *« Tous les habitants d'un pays ont le pouvoir de collaborer activement au bien général : Ils ont donc le droit de prendre part à la conduite des affaires publiques...La nation tutrice a l'obligation de prendre conscience de la complexité des responsabilités et de se rendre apte à les assumer...L'Eglise n'a pas à se prononcer sur les modalités d'émancipation d'un peuple : Elle la considère comme légitime du moment qu'elle s'accomplit dans le respect des droits mutuels »*[33].

Jusqu'ici nous constatons que l'Eglise avait déjà remarqué que l'émancipation politique des peuples colonisés était une réalité incontournable : Même si elle ne voulait pas intervenir ouvertement dans les questions politiques, elle ne voulait pas que les deux empires (spirituel et colonial) s'écroulent en même temps.

De toute évidence, l'Eglise doit trouver un canal d'expression pour guider les opinions : c'est alors que le développement d'une presse comme TNA et Ndongozi devient une réponse à cette nécessité :

La position de l'église dans le renforcement de la politique émancipatrice des colonies devient ce plus en plus claire et déterminante :

> *« Qu'une liberté politique, juste et progressiste ne soit pas refusée à ces* peuples *qui aspirent et qu'on n'y mette pas d'obstacles : Ceux –ci, toutefois reconnaitront à l'Europe le mérite de leur avancement ; sans son influence étendue à tous les domaines, ils pourraient être entrainés par un nationalisme aveugle à se jeter dans le chaos ou dans l'esclavage : »*[34].

---

[33] Merle (M), *Les églises chrétiennes et la décolonisation, cahiers de la fondation nationale des sciences politiques*, Paris, 1967, p 347

[34] Pie XII, Radio message Noel 1955, AS, XLVIII, 1956, p 40 in TNA, 19Mai, 1957, p 2

A.4 Le prêtre dans le combat pour l'indépendance

Le journal TNA devient un canal d'expression de l'église catholique vis-à-vis des questions politiques ; sociales et religieuses. Le message à diffuser devait soutenir un parti politique jugé capable ; l'attitude de l'église catholique vis-à-vis des partis politiques se profile dans TNA commet suit :

> « *Nous devons respecter l'engagement de nos chrétiens dans la formation ou le développement des partis politiques. Les prêtres auront soin de ne pas transposer sur le plan politique une attitude dogmatique qui ne leur est permis que sur le plan spirituel. Ils éviteront le reproche mérité de cléricalisme et de dresser contre eux des laïcs qui ne savent que l'autorité de l'église prescrit à tous ses ministres de se tenir absolument en dehors des luttes des partis et au-dessus de toute compétition politique* »[35].

La lettre pastorale du vicaire et des préfets vient compléter ce message :

> « *Nous devons nous tenir au courant des programmes des partis qui se formeront afin de voir si en tout cela il n' y a rien de contraire à la loi divine ou ecclésiastique. Les chrétiens n'ont pas le droit de s'inscrire dans les mauvais partis ni de les soutenir. Quant aux bons, ils ont droit de choisir celui qu'ils veulent* »[36].

Jusqu'ici, on peut remarquer que l'Eglise catholique s'implique dans la création des partis politiques. Ces derniers doivent répondre aux exigences de l'église dans leur programme. L'Eglise se donne le droit de choisir le parti qui convient à ses chrétiens ; bref elle devient le maître à penser de ses chrétiens et les bons partis politiques.

---

[35] Le prêtre et la politique in TNA, 13 décembre, 1959, p 1

[36] Lettre pastorale du vicaire et préfets apostoliques du Congo Belge

Dans la lettre apostolique du pape Pie XII, celui-ci s'adresse à l'apostolat missionnaire en les invitant à veiller aux chrétiens dans l'adhésion des partis politiques qui défendent l'intérêt de l'église tout en encourageant ses fidèles d'accepter le mandat politique. Voici en substance son discours :

> *« Si les chrétiens ont le droit de s'inscrire au parti de leur choix, il faudra cependant leur rappeler de choisir le meilleur candidat, défendre les intérêts de l'église. L'église encourage ses fidèles qui en ont la capacité acceptable un mandat politique. Néanmoins, les originaires du Burundi, leurs prêtres et leurs religieux non seulement de participer directement à la création des partis politiques ou social ils défendent les bâtiments ou terrains des missions servant aux réunions des partis politiques quels qu'ils soient »*[37].

Les informations diffusées dans TNA vis-à-vis des partis politiques nous pouvons conclure que ce journal a joué un rôle important dans le combat pour l'indépendance.il a été la voie la plus douce qui souffle dans l'oreille du peuple burundais depuis le choix de l'opinion du parti jusqu'aux élections. Cela se fait remarquer dans le fait que les chrétiens n'avaient pas le droit d'adhérer dans le « mauvais parti », c'est-à-dire que les missionnaires devaient choisir les meilleurs candidats qui défendra les intérêts de l'Eglise.

B. Les systèmes de transmission des messages dans les propagandes

Depuis leur formation, l'approbation de l'autorité tutélaire pose immédiatement la question d'accession du Burundi à l'indépendance. Sur cette épineuse question se furent remarquer très vite deux tendances : celle des partis revendiquant l'indépendance immédiate (pro-nationaliste) et celle revendiquant l'indépendance tardive (pro-coloniale).

---

[37] Pie XII, Lettre encyclique, L'apostolat missionnaire in TNA, 19 ?ai, 1957, p 2

La première tendance avait comme chef de fil l'UPRONA (Union pour Progrès National) tandis que la seconde est regroupée autour du PDC (parti démocrate-chrétien). De ces deux idéologies fondamentalement divergentes va naître une lutte sans merci qui se terminera par la victoire de l'UPRONA le 18 septembre 1961.

TNA décrit la situation des propagandes qui prévalait à Ngozi dans ces termes :

> *« Des milliers de personnes formaient deux groupes l'un conduit par Birori et Ntakiyica (PDC) manifestait avec des écriteaux démocratie ; l'autre conduit par Ribakare et Gikoro (UPRONA) portait des fanions rouges et blancs et un drapeau aux couleurs du Burundi et criait l'indépendance »*[38].

Nous remarquons que le système de communication moderne était l'option des progressistes dans les propagandes. Ceux-ci croyaient qu'en gagnant les esprits des instruits les autres suivront conséquemment. Quant au système de communication traditionnel, il était le moyen le plus facilement accessible habituel à tous les Burundais; il a été l'option des indépendantistes immédiates.

A part cette différence de vue sur le rythme d'émancipation et le système de communication à utiliser, les deux tendances s'opposent sur plusieurs points : l'UPRONA affiche des positons franchement nationalistes et est en étroite relation avec les partis progressistes des pays voisins comme le MNC (Mouvement Nationaliste Congolais) de Lumumba du Congo, la TANU (Tanganyika National Union) de Nyerere ; tandis que le PDC (Partie Démocrate Chrétien) est lié aux syndicats chrétiens de Belgique et surtout bénéficie du soutien du gouvernement belge.

[38] TNA , 3 Avril, 1960, p 2

Le TNA s'engage dans la lutte à fond dans la lutte que mène le PDC et devient en quelque sorte l'organe de ce parti. Aux heures chaudes de la lutte des partis, il promet de :

> *« Démontrer une fois pour toutes les mécanismes de propagande de l'UPRONA à titre d'information vis-à-vis du pays et à titre d'avertissement à tous les gens trop crédules »*[39].

Ceci laisse entendre que le TNA s'engage à critiquer amèrement le système traditionnel de communication pour gagner la cause au PDC son parti favori mais il oublie qu'en voulant chasser le naturel, il revient au galop.

Cependant quand le Front Commun remporte la victoire aux élections communales, TNA ne se tient plus de joie :

> *« Ceux qui disaient que l'indépendance était bonne mais qu'elle supposait l'ordre et un effort redoublé de chacun, ceux qui disaient cela étaient des menteurs. Eh bien on voit qui a menti et qui a dit la vérité »*[40].

A ce stade, l'idéologie du parti répondait aux aspirations du parti à savoir : retarder au maximum l'indépendance pour avoir le temps de former des éléments sûrs, des hommes qui, placés à la tête du pays, instaureront à la fois un Etat attentif aux intérêts de la Belgique confessionnels et profondément anti-communistes.

---

[39] Idem, 14 aout 1960, p 6

[40] Idem, 1 janvier, 1961

B.1. La presse publique à la veille de l'indépendance

Pendant la période de 1956-1959, les seules publications émanant des divers services tutélaires se réduisent au nombre de deux :

- Le bulletin officiel du Ruanda-Urundi(BORU). Il est édité par le vice – gouvernement général. C'est un bimensuel en langue française tirant 800 exemplaires ;
- Rudi presse, édité par le service des affaires indigènes, était un hebdomadaire en langue française tirant 1500 exemplaires en 1958.

Ces deux périodiques étaient essentiellement destinées aux services gouvernementaux. Très peu d'exemplaires étaient mis en circulation dans les milieux non-gouvernementaux. Cela nous permet de conclure que TNA et Ndongozi constituaient pratiquement les principales sources d'information des directives gouvernementales pour la grande partie des lettrés burundais. Ces deux derniers journaux vont manifester un zèle exceptionnel. Un des grands mérites du TNA et Ndongozi est de reprendre les lois et les textes politiques dans leurs colonnes et d'en donner des explications dans la langue accessible à tout le monde.

Le journal Rudi presse jusqu'à cessation de parution,il aura manifesté une froide indifférence à l'égard des citoyens Burundais, il disparut dans les dernières heures de la colonisation. Un autre hebdomadaire prit sa place, *Infor- Burundi ;* son premier numéro parut le 6 janvier 1962. Tout comme Rudi presse, *info-Burundi* se met à publier des déclarations officielles, des arrêtés royaux, bref les communiqués officiels et non les informations au vrai sens du terme. Les véritables nouvelles nationales étaient quasi-inexistantes.

B.2. Le recours à la langue nationale

En face d'une incapacité de communication, quelques intellectuels commencèrent à s'inquiéter de l'avenir de la presse burundaise. Ce sont les étudiants Barundi qui s'alarmeront le premiers de ce laisser-aller. Ainsi le 3è congrès de l'UNEBA (Union Nationale des Etudiants Barundi), les participants furent unanimes pour affirmer que l'évolution de la presse était déplorable eu égard à sa lourde mission.

Mais à partir de 1960 que les Burundais ont commencé à s'exprimer en kirundi travers à « *Rudi presse* » car jusque-là les informations étaient données en français et il n'y avait pas de services pour les traduire en kirundi alors que beaucoup de Burundais ne savaient pas lire et écrire. Selon le professeur Alexandre Hatungimana

> *« Les Burundais et tous ceux qui avaient à dire utilisaient ces écrits qui redonnaient le pouvoir d'expression au Burundais spolié par les colons »*[41].

Même s'il y avait peu de Burundais qui savaient lire et écrire, ces écrits jouaient un grand rôle pour diffuser les idées politiques. C'est ce qui intéressait les gens car les secrétaires savaient lire et écrire et traduisaient ces écrits.

B.3. La radio diffusion

La radio se taille la part du lion dans les outils du système d'information de masse burundaise. Ce pays aux prises avec les problèmes d'analphabétisme et d'illettrisme, sous l'emprise d'une conjoncture économique incapable de financer toutes les opérations relatives à la réalisation d'un journal qui offre une carence en journalistes formés pour exercer leur profession n'a d'autres choix d'informer sa population que par l'utilisation de la radio. Cette dernière présente

[41] La BENEVOLENCJA, *Si ma mémoire est bonne, de la voix aux voix*, 2014

plus d'avantages dans les pays pauvres que dans les pays riches. Jean Marie Charon souscrit à ce constant en disant :

> *« De fait la radio est le média le plus rependu sur tous les continents et notamment dans le tiers monde car c'est le moins cher et le plus facile d'accès pour communiquer avec les masses, y compris avec celles qui ne peuvent ou ne savent lire un quotidien »*[42].

Le Burundi remplit bien les conditions pour y recourir afin d'informer sa population. La radio a acquis son droit de citer en ce qui concerne l'information, bien plus les autorités s'en servent pour diffuser leur politique et louer leurs activités auprès des masses rurales.

B.3.1 Evolution de la radio nationale

Avant 1960, Le Burundi était desservi par la radio-Léopoldville créée par la tutelle en vue de mieux contrôler les trois pays à savoir le Congo-Belge, le Ruanda et l'Urundi. C'est en 1960 que la radio a vu le jour au Burundi, elle n'a cessé d'évoluer que ce soit dans ses techniques ou dans ses émissions.

C'est juste à partir du 1er Mai 1961 que fut proclamée l'autonomie interne du Burundi et que « Radio-Usumbura » devient nationale. La radio diffusion a traversé plusieurs étapes avant de recevoir ses structures actuelles :

- en 1958 : le service d'information faisait partie des AIMO (affaires intérieures et main d'œuvres) ;
- en 1959 : Le service dépendait de l'API (affaire politique d'information) ;
- le 1er Mai 1961 ; Radio Burundi est inaugurée au ministère de l'intérieur et cela jusqu'en 1963.

[42] J.Marie, Charon, *L'Etat des médias*, Paris, la découverte, 1991, p 79

B.3.2 Le service des nouvelles

Jusqu'en 1960, le personnel journalistique n'existait pas encore et l'on dut avoir recours à des éléments qui avaient fait des études moyennes au secondaire et qui n'avaient aucun entraînement préalable pour la tache de journaliste.

Jusqu'en 1962, ce fut une période de tâtonnements dans le choix des présentateurs des journaux parlés. C'est seulement en 1962 que les premiers étudiants qui interrompaient momentanément les études après le cycle des humanités générales vinrent s'enrôler dans le service des radio-Burundi : des progrès ont été alors enregistrés au service des nouvelles.

Le service des informations diffusait les nouvelles en 3 langues à savoir le Kirundi, le français, et le Swahili à raison de 3 éditions par jour et par langue ; c'est-à-dire qu'il y avait l'édition du matin, celle de la mi-journée, et celle du soir. Le 1er reportage en direct fut réalisé avec succès le 1er juillet 1962.

Bref, dans un contexte de climat tendu où certains réclamaient l'indépendance immédiate et d'autres une indépendance tardive. On constate que tous ces deux groupes ont eu recourt à ces systèmes de communication pour remporter ces élections. Les Upronistes (qui lutaient pour l'indépendance immédiate) ont opté pour la communication traditionnelle. C'est à partir des années 1960 qu'ils ont eu recourt à certains moyens de communication moderne (journaux) comme Rudi-presse qui était traduit en kirundi.

Ces écrits redonnaient le pouvoir d'expression au Burundais spolié par les colons, ils ont joué un grand rôle pour diffuser les idées politiques. Le fait qu'il était rédigé en kirundi était une bonne occasion pour les Burundais de s'exprimer largement sans que les colons en fassent écho. C'est grâce à la combinaison de ces deux systèmes de communication qui a conduit finalement le pays a recouvré l'indépendance.

CONCLUSION GENERALE

Les structures politico-administratives du Burundi traditionnel avaient leur système de communication efficace propre qui permettait à la cour de se maintenir au courant de ce qui se passait dans tout le royaume du Burundi et de le contrôler effectivement. Les grands événements de la vie du royaume étaient largement communiqués à toute la population. Nous pouvons citer à titre exemplatif la mobilisation des guerriers de Mwezi pour combattre les Allemands.

Le contact avec le monde européen change le mode d'expression des Burundais qui ne parlaient qu'une seule langue comprise par tous. Cependant l'introduction de l'école bouleverse la situation et du coup les modes de vie car les premiers à fréquenter l'école des Blancs commencent à imiter les européens. Les moyens de communication bougent vers la modernité: utilisation de nouvelles langues comme le swahili et le français au moment où le kirundi était la seule langue parlée et comprise par tous les Burundais.

Le recours aux nouveaux moyens de communication modernes n'a pas au départ connu un grand succès car il s'adresse d'abord aux chefs, aux sous-chefs et aux autres auxiliaires administratifs mais elle touche malgré tout l'élite administrative. Cependant le système a affecté une très petite partie de la population mais la plus influente dans la prise des décisions par leur pays. L'usage du système de communication traditionnelle restait toujours le moyen le plus efficace et maîtrisé par la masse populaire.

La lutte pour l'indépendance devait nécessairement recourir à la combinaison de ces deux systèmes de communication (oralité et l'écriture) pour atteindre toutes les couches de la population. Cependant ceux qui prônaient l'indépendance immédiate ont traduit les journaux en kirundi pour faire parvenir aux analphabètes les nouvelles idées politiques; ils profitaient aussi pour

exprimer des opinions qui n'auraient pas été diffusées s'ils recouraient uniquement à la langue française.

La communication reste le moyen incontournable pour conquérir le pouvoir, maintenir l'unité et les bonnes relations dans toutes les sociétés. Elle est intimement liée aux pratiques et aux coutumes du pays qui permettent de mieux décoder les messages dans un sens qui n'est pas accessible à une personne étrangère à la langue et la coutume burundaises. Malgré tout, les bouleversements que l'école occasionne dans la communication ont été par contre un moyen de combattre le pouvoir colonial.

L'évolution du système de communication dans les structures politico sociales du Burundi a subi une influence de la colonisation qui a introduit de nouvelles langues et un nouveau système de communication qui permirent aux Burundais de s'ouvrir au monde extérieur. Toutefois c'est grâce à la combinaison de ces deux systèmes que le peuple Burundais réclama l'indépendance et entra en contact avec les autres nations du monde.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES

1. Archives se trouvant dans la cave de l'ancien Building des finances
2. Archives du journal Ndongozi
3. Archives du ministère de la jeunesse
4. Personnes interviewées

Noms et prénom	Age	Lieu d'enquête	Fonction de l'informateur	date
Samuel Ngendahimana	79 ans	Bujumura	Pasteur	Le 10/3/2014
Najebanka Foibe	86 ans	Kagunuzi	Femme d'un chef	Le 16/6/2014
Murwuwundi Pennine	94 ans	Bumba	Femme d'un chef	21/10/2014
Maberekero Siméon	92 ans	Bumba	Fils du chef	23/10/2014
Antime Baransakaye	78 ans	Gishora	Gardien de tambour	16/2/2015

II. Bibliographie

I.Les mémoires et thèses

1. Joseph, Gahama, *L'idéologie et politiques d'administration indirecte: cas du Burundi (1919-1930)*, thèse, Université Paris I, 1980
2. J.Baptiste, Hajayandi, , « Essaie d'un tableau de communication sociale dans les régions des capitales royales du Burundi(fin du XIX ème siècle début du XX ème siècle, » mémoire inédit, Bujumbura, UB,1986
3. Tharcice, Kayi, « La presse du Ruanda-Urundi à la veille de l'indépendance 1958-1959 », Mémoire, Bujumbura, UB, FLSH, 1981
4. Déo, Muvira, « Evolution de l'information au Burundi de la colonisation à nos jours » Thèse, Ecole supérieur de journalisme de Paris, 1979
5. Gervais, Ruzoviyo, et Bernard, Ntibesha, La presse catholique dans l'évolution politique du Burundi (1956-1959) cas du Temps Nouveau d'Afrique et de Ndongozi, Mémoire, Bujumbura, UB, FLSH, 1982

II.Les ouvrages généraux

1. Ballegeer, L, *Les principes de la politique belge*, Kongo oversee, 1949
2. Bride, M, *La communication et société aujourd'hui et demain*, Paris, UNESCO, 1986
3. J.Marie, Charon, *L'Etat des médias*, Paris, la Découverte, 1991
4. Chrétien, J.P.et Emile, Mworoha, *Mwezi Gisabo yarwaniye Uburundi (1852-1908)*, édition-jeune Afrique, 1987
5. Deutsch, K, *Information et communication*, Paris, Montchrestien, 1990
6. Amélie, Gahama, *La reine-mère et ses prêtres au Burundi*, Nanterre, Laberthno, 1979
7. Joseph, Gahama, *Burundi sous l'administration belge, période du mandat 1919-1939*, Paris, Karthala, 2001

8. Merle, M, *Les églises chrétiennes et la décolonisation*, Cahier de la fondation nationale des Sciences Politiques, Paris, 1967
9. Joseph, Mobutu, *Dignité pour l'Afrique*, Paris, Albin Michel, 1989, p.159
10. Emile, Mworoha, Marissal J., *Le Burundi à la fin du XIX ème Siècle*, Ministère de la jeunesse, des sports et de la culture, Bujumbura, 1977
11. Emile, Mworoha, *Histoire du Burundi des origines à la fin du XIXème siècle*, Paris, Hatier, 1987
12. Emile, Mworoha, *Peuples et rois de l'Afrique des Lacs, Burundi et les royaumes voisins au XIXème Siècle*, Dakar-Abidjan, 1977
13. Pierre, Ndayishinguje, *L'intronisation d'un Mwami*, Nanterre, Laboratoire d'ethnologie et sociologie comparative, 1977
14. Léonidas, Ndoricimpa et Guillet, Claude, *Arbres mémoire, Traditions orales du Burundi*, Paris, Karthala, 1984, p 169
15. Athanase Ntiyanogeye, *Répertoire de la presse d'information au Burundi, des origines à nos jours,* Edition Intore, Bujumbura, 1994
16. Pierre, Ryckmans, *Une page de l'histoire coloniale allemande de l'Urundi*, Bruxelles, 1953
17. Voyenne, Bernard, *La presse dans la société contemporaine*, Paris, Armand-Colin, 1971.

III. Journaux et Articles

1. J.Pierre, Chrétien, La crise écologique de l'Afrique orientale au début du 19ème siècle, cas de l'Imbo au Burundi entre 1890-1916, Bujumbura, 7-11 Mai, 1985
2. Pie XII, Temps Nouveaux d'Afrique, radio message Noël 1955, 19 Mai, 1957
3. Lettre pastorale du vicaire et des préfets apostoliques du Congo belge et du Ruanda Urundi, 30 Août, 1959.
4. Temps nouveaux d'Afrique, 3 février, 1957
5. Temps Nouveaux d'Afrique, un sacrifice utile, n° 1,2, Décembre, 1954
6. Pie XII, Lettre encyclique, « L'apostolat missionnaire », 19 Mai, 1957
7. Temps nouveaux d'Afrique, le prêtre et la politique, 13 Décembre, 1959

8. Pierre, Ryckmans, Le problème politique au Ruanda-Urundi, Congo, Mars 1925, numéro 3, Tome 1

ANNEXES

ANNEXE 1

Questionnaire d'enquête

1. Avez-vous vu au moins un Roi?
2. Pouvez-vous nous dire comment les gens recevaient les nouvelles de la cour?
3. Qui étaient chargés de transmettre les messages et par quels moyens?
4. Quelles étaient les nouvelles de la cour?
5. Comment la nouvelle se répandait dans tout le pays?
6. L'arrivée des européens a-t-elle changé le système de communication d'information ?
7. L'école introduite par les européens a-t-elle influencé le système d'oralité qui existait déjà ?
8. Comment saviez-vous le contenu des messages des journaux qui étaient en langues étrangères ?
9. Dans la lutte pour l'indépendance, quel est le système qui a su gagner la confiance de la population ?
10. Comment se faisaient la propagande?